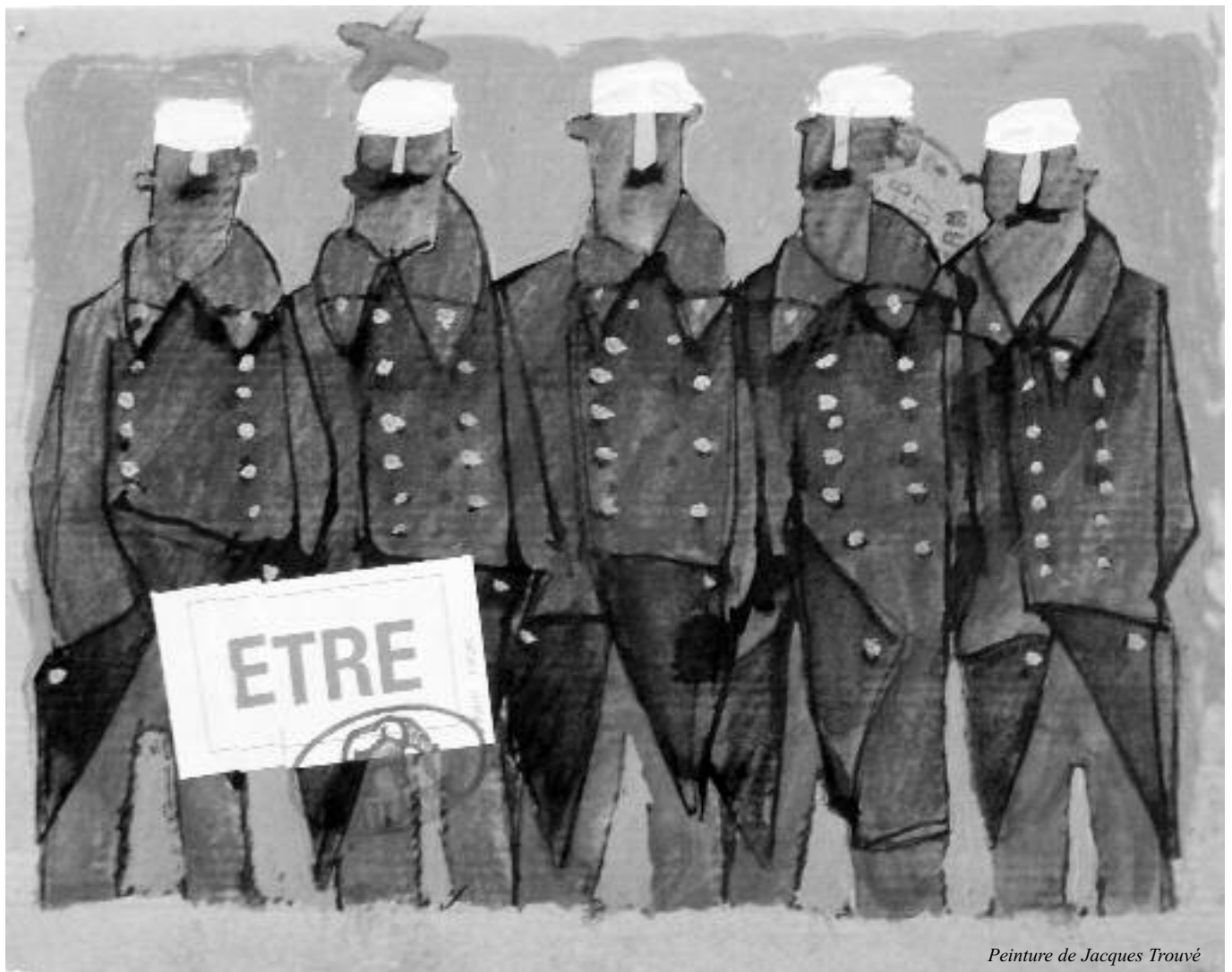


CREUSE-CITRON

Journal de la Creuse libertaire n° 42 – novembre 2014

11^e année

PRIX LIBRE



Peinture de Jacques Trouvé

**Maudites soient les guerres!
Maudits ceux qui les font faire!**

Terre sans mines ou terre sans humains

(suite du feuilleton sur les mines de Villeranges)

Texte de la conférence de presse à plusieurs voix tenue le 27 août à Lussat (23)

POURQUOI NOUS NOUS OPPOSONS
AU PROJET DE MINE DE VILLERANGES
ET AUX RECHERCHES MINIÈRES ?

Parce que nous aimons la Creuse et que nous y vivons, parce que nous aimons ce cadre naturel et que nous y sommes attachés, parce que nous aimons la tranquillité de la campagne, parce que l'absence d'autoroutes, de TGV, de centrales nucléaires et de projet minier nous va très bien. Parce que nous avons d'autres richesses. Parce que certains parmi nous sont des agriculteurs qui souhaitent garder leur liberté d'entreprendre en exerçant leur métier sur des terres fertiles, saines, loin des pollutions industrielles et maintenir leur emploi ainsi que celui de nombre de leurs fournisseurs vivant aussi des activités agricoles.

Et parce que ce projet ne peut que diviser les communautés villageoises et apporter des tensions qui n'existeraient pas autrement.

Et ce que nous ne voulons pas chez nous, nous ne le voulons pas ailleurs non plus et nous soutenons, partout dans le monde, les oppositions aux projets miniers et restons en contact avec les opposants à ces grands projets inutiles.

Nous nous opposons directement au projet de recherches

Parce que quand on ne veut pas de mine, on ne veut pas des recherches qui ont pour finalité la mine. Et parce qu'il sera trop tard, une fois les recherches terminées pour s'opposer physiquement à la mine. Car, lors de la phase effective d'exploitation, il y a un droit d'expropriation dont on peut se servir contre une partie des habitants. Parce qu'après, c'est un paysage minier qui nous attend. Parce qu'après les recherches, le permis de recherches peut être revendu à un plus gros que l'actuel détenteur du permis : la Cominor. Et qu'alors tous les risques seront pour nous.

De plus, les galeries peuvent commencer dès la phase de recherches, et les pollutions qui s'ensuivent aussi, pour preuve celle qui a déjà été creusée aux Farges lors d'une précédente recherche d'or, qui ferait dans les 700 mètres de long, et dont le contenu reste bien mystérieux.



Nous nous opposons au projet minier

Parce qu'il n'y a pas de mine propre. La Cominor voudrait nous faire croire que les techniques ont changé et que, par un coup de baguette magique, Villeranges sera la première mine propre, qu'il faut bien commencer les mines propres quelque part. Quelle chance pour nous, dites donc ! On ne nous prendra pas pour des imbéciles et nous savons que ces gens-là sont capables de masquer une vérité peu reluisante pour grossir leur compte en banque. Pour notre part, nous ne sommes pas des vendus et n'adaptions pas notre discours en fonction des sommes d'argent qui sont mises en jeu.

Nous nous opposons au projet minier

Parce qu'avec l'or qu'on prétend vouloir extraire, sans compter le cyanure ou autres produits industriels nécessaires à l'extraction, il y a au moins de l'arsenic qui est géologiquement conjoint aux particules aurifères du sous-sol, et que l'arsenic est poison. Il y a aussi, et en Creuse plus qu'ailleurs, les éléments radioactifs du sous-sol qui, une fois libérés, s'immiscent inmanquablement dans les nappes d'eau potable et que l'on ne peut dépolluer.

C'est lorsqu'on a remué l'arsenic aux mines du Châtelet que des chiens, des vaches et des hommes sont morts.

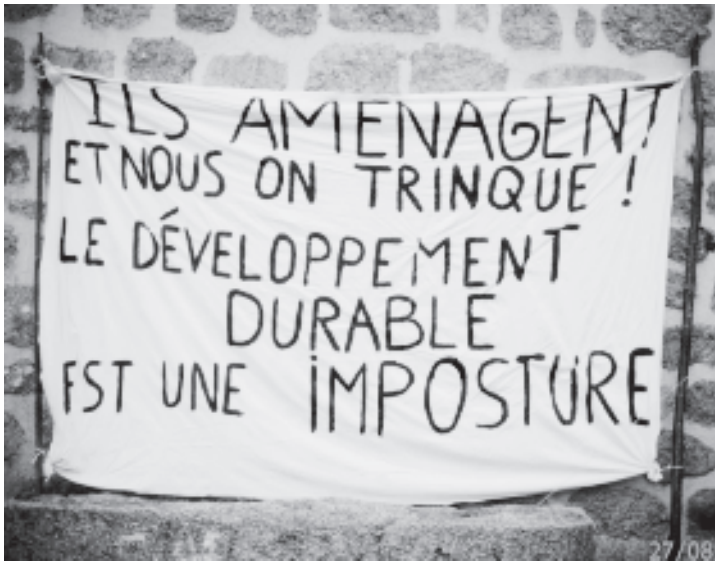
Avec la pente naturelle, l'arsenic remué et les produits industriels s'écouleront dans la Voueize : on ne voit pas comment il pourrait en être autrement.

Mais Cominor a l'air de considérer les eaux souterraines comme des bulles étanches et « parce qu'il n'y aurait pas de nappe à l'endroit où ils creuseront », les proches nappes d'eaux souterraines de Varennes ne pourraient être touchées ? Tout porte à croire, au contraire, que les eaux souterraines seront polluées, elles aussi. Le sous-sol n'est pas une matière imperméable et sans faille, surtout quand on le remue. De plus, l'industrie extractive consomme des volumes d'eau que la seule Voueize ne peut fournir.

Nous payons toujours dans nos impôts, plus de cinquante ans après, les traitements de dépollution des mines du Châtelet. Et ce travail de titan apporte de bien maigres résultats, malgré les sommes dépensées (toujours plus de dette publique). Nous découvrons, d'années en années, l'ampleur des dégâts.

Nous nous opposons au projet minier

Et cela au-delà de Lussat, parce que, si les habitants du secteur de Villeranges sont en première ligne, les nuisances concernent une partie beaucoup plus grande de la population. Le bassin de Gouzon, alimenté par l'eau de Lussat, comporte 18 communes.



La Voueize, c'est ensuite la Tardes, puis le Cher qui passe à Montluçon. Et déjà des habitants de Montluçon rejoignent notre collectif en apprenant les menaces qui exposent toute leur population urbaine.

L'Étang des Landes et sa réserve ornithologique, les thermes d'Évaux, des paysans et des associations du secteur développent des projets d'avenir incompatibles avec la présence d'une mine.

Nous nous opposons au projet minier

Parce que nous n'avons plus besoin de projet industriel et que nous ne croyons pas à la fable du redressement productif. Il y a davantage d'or à recycler dans des portables et autres technologies, dont au passage nous ne sommes pas les plus grands usagers, il y a davantage d'or à recycler que d'or à Lussat.

Il s'agit d'un projet de spéculation. Il s'agit, pour certains, de s'en mettre plein les poches, et de laisser les autres nager dans leurs ordures.

Nous nous opposons au projet minier

Parce qu'une mine, ça dure un temps. Et que les déchets qu'elle laisse, ça dure longtemps. Parce que si mine il y a, elle vivrait combien de temps ? 5, 10, 20 ans grand maximum. Et après,

plus rien. Il y a des projets actuels, ne serait-ce que des projets agricoles, qui visent à beaucoup plus long terme.

Ce ne sont pas les emplois qu'on nous fait miroiter, comme si tous les emplois se valaient, qui nous feront changer d'avis. Des emplois de pollueurs, on n'en veut pas. Et ces emplois ne concerneront que très peu les Creusois. Les emplois miniers viendront et partiront en nous laissant les déchets toxiques.

En revanche, la Creuse, qui sait préserver son environnement et accueillir des touristes, cette Creuse voit s'installer durablement des nouveaux arrivants qui, eux, participent à l'économie locale, contribuent au repeuplement de notre territoire ou créent des emplois plus utiles pour l'avenir.

Et si ça ne suffisait pas encore pour nous opposer au projet :

Nous nous opposons au projet parce que ce n'est ni juste ni moral qu'une société, détenue par un milliardaire égyptien

et basée au Luxembourg, sous prétexte qu'elle a de l'argent, puisse nous considérer comme un territoire à coloniser avec toutes les nuisances que ça peut engendrer pour nous.

Nous nous opposons au projet minier

Et d'ores et déjà, le Conseil Général de la Creuse, les mairies des communes de Chambon-sur-Voueize et de Lépaud, ont déclaré leur opposition au projet de recherches de Villeranges. Des mairies non situées sur le secteur nous ont aussi fait part de leur opposition au projet et nous soutiennent.

Nous estimons être en droit de connaître l'avis de la mairie de Lussat, qui, nous semble-t-il, joue à cache-cache. À tous les élus concernés par le projet, nous demandons de prendre leur courage à deux mains, et de s'exprimer clairement sur ce projet.

Nous nous opposons au projet minier

Et nous formons un collectif ouvert que vous pouvez rejoindre à tout moment, nous nous réunissons, organisons des pétitions, des relevés d'eau et des manifestations (dont le festival à Lussat).

Nous nous opposons au projet minier

Et pour cela demandons le retrait du permis de recherches de Villeranges. Et nous dirons partout : non aux mines, oui à la préservation de la nature et oui à la culture paysanne et rurale.

LE COLLECTIF DE VIGILANCE
SUR LES PROJETS MINIERES CREUSOIS

L'information et les actions continuent

LE COLLECTIF DE VIGILANCE sur les projets miniers creusois a organisé le mardi 14 octobre à Budelière, une conférence de presse et la projection du film *Tout l'or de la Montagne noire* (sur la mine d'or de Salsigne dans l'Aude, une des plus grosses mines d'or et d'arsenic d'Europe) suivies d'un débat.

Budelière n'avait pas été choisie au hasard, puisque c'est sur cette commune qu'était située la mine d'or du Châtelet (exploitée de 1905 à 1955) de sinistre mémoire, puisque la pollution des eaux à l'arsenic continue toujours malgré les très onéreux travaux de contention (et non de dépollution).

Une cinquantaine de personnes ont participé à la conférence de presse et une centaine ont assisté dans la soirée à la projection du film. Si une telle participation du public démontre que ce projet de

mine inquiète de plus en plus de gens, force est de constater que les élus des communes impactées et des communes environnantes, ainsi que les conseillers généraux, le député et les sénateurs, tous invités par courrier nominatif, ont brillé par leur absence. Seul deux ou trois élus locaux étaient présents, faisant preuve ainsi publiquement de leur opposition au projet. Beaucoup d'autres ont signé la pétition, ont pris position oralement, mais bien peu assument publiquement leur position.

Le Conseil général a voté à l'unanimité une motion contre le projet de mine, mais il n'est pas concerné et n'a pas formellement d'avis à donner, ça ne lui coûte pas cher d'être contre. Mais lorsque le collectif fait faire des analyses d'eau par le laboratoire départemental, pour avoir une idée de la situation avant toute recherche

ou exploitation, on a beaucoup de mal à obtenir les résultats, comme si ça dérangeait un peu le Conseil général qu'on gratte où ça risque de faire mal.

D'ailleurs, c'est sûr que nous dérangeons : lors des prélèvements d'eau, les renseignements généraux étaient sur les lieux en même temps que nous, et un hélicoptère de la gendarmerie survolait la zone, et à Budelière, les gendarmes sont passés deux fois pour relever les immatriculations des voitures !

Bref, il faut tout mettre en œuvre pour que la mobilisation prennent de l'ampleur et que de plus en plus de gens participent aux actions du collectif ou en initient de leur propre chef, car, ici comme ailleurs, ce serait une illusion de trop compter sur les institutions et les professionnels de la politique pour se mouiller.

PATRICK FAURE



Bruits de bottes en Creuse



À Aubusson, le pacifisme n'est pas à l'honneur : les nostalgiques de la guerre de 1914-1918 y sont venus faire, les 13 et 14 septembre, sous couvert de «devoir de mémoire», une grande parade militariste.

ILS S'Y SONT MIS À PLUSIEURS pour produire ce carnaval : la municipalité d'Aubusson, la communauté de communes, l'amicale laïque, la Mission du centenaire, l'association Mémoire de poilus... et la Confrérie du terroir creusois. Le projet se veut «pédagogique, coopératif et fédérateur!». Il est bien résumé par le titre du compte rendu publié dans *La Montagne* le 15 septembre : «Revivre le temps de la Grande Guerre».

Quelle dose d'inconscience faut-il pour vouloir revivre une guerre ? Revivre cette boucherie, c'est vouloir y laisser sa peau. Sauf, bien sûr, si les choses se présentent sous une forme dédramatisée, comme un film historique où l'on pourrait être figurant pendant une journée avant de rentrer pantoufler chez soi. Et c'était bien le cas. Une association spécialisée dans la mise en scène de la guerre de 14, Mémoire de poilus, a défilé en tenues et véhicules militaires d'époque : les hommes en armes, les femmes en infirmières ou cantinières, les

faux blessés recouverts de pansements. À cette pédagogie active des rapports de sexes, se sont ajoutés des éléments incontournables de rêveries et de fantasmes proposés aux enfants comme aux adultes : uniformes, armes, matériels, véhicules.

Mais comme on ne peut pas jouer à la guerre toute la journée, il fallait aussi manger et se divertir : il est bien connu que, comme toute grande fête, la guerre se termine en bonne bouffe et flonflons pour guincher. Je ne peux m'empêcher de citer l'article de *La Montagne*, tant la naïveté de son propos est confondante : «*Pour le côté festif, l'amicale laïque avait confié la préparation des repas aux compagnons du terroir creusois. Ces derniers avaient concocté des plats servis il y a cent ans... Pas de guinguette sans musique, c'est pourquoi l'orchestre municipal avait pris place en soirée sur l'île de Juillet, donnant à entendre des airs centenaires.*»

Dans le même article, on note d'ailleurs un glissement du mot «commémoration» vers le mot «célébration», on passe ainsi du rappel du souvenir de l'événement, ici la guerre, à sa glorification, à son exaltation !

Les mots ont un sens et ce n'est pas l'ignorance du journaliste qui est en cause mais le contexte idéologico-politique. Ou, dit plus simplement, les idées qui sont dans l'air, dans l'air d'un temps où les vœux de guerre sont au pouvoir et, sous prétexte de lutte contre le terrorisme, prétendent équilibrer notre balance commerciale en battant des records de ventes d'armes.

Pour illustrer l'intérêt de l'intervention française en Irak-Syrie, un général, sur les ondes officielles, rappelait que l'intervention en Afghanistan avait permis de faire des démonstrations *in vivo* des mérites de nos chars d'assaut et que celle d'aujourd'hui permettrait enfin de débloquent les chaînes du Rafale fabriqué par Dassault, cet avion invendable qui s'écrase sur nos plateaux limousins. D'ailleurs, Dassault aviation figure en première ligne des sponsors de la Mission du centenaire de la Première Guerre mondiale créée par le gouvernement. Mission qui, sur son site, ne recense pas le monument aux morts pacifiste de Gentioux, jamais inauguré par les représentants du gouvernement et ne figurant sur aucune liste officielle. Monument, où nous irons, comme tous les 11 Novembre, dire non à toutes les guerres et à ceux qui les font faire.

Comme si le 11 Novembre ne suffisait pas pour se souvenir de cette guerre, il est quand même choquant de constater que, pour la première fois, on commémore le début d'une guerre. Et jusqu'en 2018, chaque année, une farce du même tonneau sera organisée à Aubusson.

Nous donnons dès maintenant rendez-vous aux pacifistes et aux antimilitaristes pour faire entendre leur voix à cette occasion. Il n'est pas possible de tolérer qu'une telle provocation se reproduise.

Les petits Mickeys de la Grande Guerre

GARDONS-NOUS DE PRENDRE l'esthétique d'un événement pour une anecdote ! Un défilé militaire, par sa façon d'occuper et d'ordonner l'espace en dit plus long et plus efficacement que les discours pompeux qui l'accompagnent.

Du discours, on pense ce qu'on veut, on en prend et on en laisse. Mais de chaque côté du défilé, la foule, d'instinct, se range pour le laisser passer. En ce sens, les grands défilés carnavalesques qui coupent l'espace public en deux sont la réponse de l'ordre au désordre initial du carnaval. Les grandes parades de Disneyland, comme les « conventions » électorales américaines sont de la même espèce qui ne tolère rien d'autre que l'adhésion. Et c'est sans doute bien pire que les défilés militaires qui ont au moins le mérite de la franchise. S'y opposer par l'ironie peut encore passer pour politique. Mais opposer la même ironie à une manifestation « festive et populaire », sa forme fût-elle militaire, vous relègue parmi les bougons, les acariâtres, les empêcheurs de vivre et de consommer paisiblement la stupidité gracieusement offerte à la badauderie !

C'est qu'il y en avait de la badauderie à Aubusson, le 13 septembre, qui festoyait, mélancolique, autour du défilé commémoratif du départ pour la Grande Guerre ! Ah ! Le chasspot ! Ah ! Les vieilles mécaniques ! Ah ! La belle époque !... L'ennui s'empare de tout. Jetez-lui un os, il le ronge ! Même si c'est un os centenaire ! Trois malheureuses vieilles bagnoles entretenues comme des danseuses, quelques coups de klaxon ridicules (qu'est-ce qu'on rigole !), une automitrailleuse en contreplaqué, un cheval harassé, des figurants qui s'emmerdent à la besogne : qu'importe le flacon, on est là pour l'ivresse ludique, pour l'exotisme des uniformes, pas pour la mémoire de ceux qui sont morts dedans. La guerre, oui, mais comme à la télé où le sang versé ne coule jamais sur le tapis du salon !

Nous sommes en 2014, tous épargnés provisoires. Un siècle est passé sur les cadavres. Le dernier poilu nous a quittés en pétard, crachant ses dernières dents dans la mauvaise soupe où, de force, on les lui avait trempées. La guerre aura duré trente ans ici*. Trente années de mise au point pour l'exporter ailleurs. La boucherie continue. Périphérique pour l'instant ! Que commémore-t-on qui n'a jamais cessé ? On commémore pour borner la guerre dans le vieux sac de mémoire commune où sont rangées les dates. Mais la mémoire n'est pas un sac. C'est un ventre au travail. Les événements y sont des matériaux critiques, des moyens pour la pensée de comprendre son propre temps.

Le défilé aubussonais est le déni de cette mémoire-là. Un monument de niaiserie satisfaite. Un kidnapping folklorique dont la médiocrité même fonde la réussite.

Et qu'importe si nos pioupious d'opérette, qu'une légende militaire nous décrits partant la fleur au fusil, sont partis cette fois sous la mitraille anachronique... des téléphones portables !

C'est la preuve que tout s'est déroulé, comme prévu, dans le plus insignifiant consensus. Que la guerre est rangée au musée des images inoffensives. Que même un spectacle de « patronage » peut triompher de l'intelligence. Et enfin, que la société contemporaine se rend d'elle-même et douillettement à son ultime concept : la passivité participative !

D.F.

* N'oublions pas, en effet, que de 1918 à 1945, l'Europe n'a connu qu'un armistice armé, une guerre idéologique féroce dont l'Espagne a été un des champs d'expérience. Si l'on y ajoute la guerre froide qui s'en est suivie, les guerres coloniales et post-coloniales, on peut raisonnablement affirmer que le conflit de 1914 aura été la séquence inaugurale d'une guerre mondiale permanente jusqu'à ce jour... Et pour combien de temps encore ?

Où ils font un désert, ils disent qu'ils apportent la paix



Des éleveurs coopérateurs

Entretien avec Alain Rousseau et Céline Guénantin, éleveurs à Vallières et coopérateurs à la Coop des champs à Guéret

Comment êtes-vous arrivés en Creuse ?

Nous avons commencé notre activité agricole dans le Var, où nous étions éleveurs-fromagers. Nous avons un troupeau de chèvres et un petit troupeau de vaches et nous transformions 100 % de notre production de lait en fromages fermiers. Dans le Var, il n'y a pas de laïteries ni de ramassage de lait et tous ceux qui font du fromage le font à la ferme et le vendent en direct. Nous avons toujours tenu à faire une production fermière en bio et en vente directe.

Nous gardions les chèvres dans la colline et, en 1986, elle a pris feu. Du jour au lendemain tout est parti en fumée et nous n'avions plus de ressource sylvo-pastorale, de biomasse pour les chèvres, nous avons perdu tout l'environnement qui nous permettait d'être autonomes.

Pour que la colline se régénère, il faut plusieurs décennies ; après le feu ce qui pousse en premier, c'est beaucoup les épineux, ça fait bientôt trente ans et la régénération est loin d'être achevée. On ne pouvait plus compter sur le pâturage, on en est arrivés à exploiter une vingtaine d'hectares de terres ingrates pour faire du fourrage. Mais c'était morcelé sur 7 à 8 parcelles différentes, distantes jusqu'à 12 km, on n'avait aucune garantie d'exploitation, pas de fermage. On a eu beaucoup de déboires par rapport à nos efforts de remise en état de certaines parcelles, à part les remerciements des propriétaires, rien ne nous garantissait qu'on puisse rester. Nous ne pouvions pas obtenir la mention Nature et Progrès car, juridiquement, nous ne pouvions pas nous engager sur une période minimale d'exploitation de cinq ans.

Nous avons cherché une exploitation dans le Sud, mais c'était hors de prix. Nous nous sommes alors tournés vers des régions pas trop matraquées, pas trop peuplées et nous sommes tombés sur le Mallard, là où nous sommes et nous avons eu le coup de foudre. Nous avons vendu la chèvrerie et nous sommes arrivés ici en 1996, dans le but de continuer notre activité de fabrication de fromages fermiers de chèvres et de vaches et de regagner notre autonomie en fourrage et céréales. Nous avons pu nous mettre en bio. Puis, comme on avait plus de terres que dans le midi et pas assez de bêtes pour les occuper, nous avons un peu changé notre production : nous avons

acheté un petit troupeau de limousines et commencé à faire du veau de lait. Nous avons des jersiaises, il fallait bien utiliser le lait. Pendant une année, on a nourri des veaux en plus, on les conduisait en brouillard, mais ça ne valait pas le coup car on ne valorisait pas notre production. Donc on a vite choisi de produire des veaux de lait et on les commercialisait par Coopablim (coopérative des agriculteurs bio du Limousin) située à Limoges. Cette coopérative d'approvisionnement vendait des semences, des céréales en bio, des veaux, des vaches, des agneaux, des porcs et avait même ouvert une boucherie. Nous vendions une partie de nos veaux de lait en direct et une autre à Coopablim. Ils venaient même chercher les veaux à la ferme. Puis il y a eu des problèmes financiers, il n'y a plus eu de transporteur et au final Coopablim a fermé ses portes en 2004 ou 2005 et c'est dommage. Nous avons perdu nos parts sociales et un veau non payé pour un total de 2000 euros.

Quand tu parles de vente directe de veaux, cela signifie-t-il que tu découpes toi-même la viande ?

Oui, je les découpe moi-même. Dans le Var, il n'y avait pas d'abattoir et les dernières années je tuais moi-même mes veaux, je les découpais et je les vendais sur le marché, avec contrôle vétérinaire. Évidemment, c'était avant l'épidémie d'ESB (la vache folle). On vendait également une centaine de chevreaux par an. Ma formation s'est faite sur le tas, j'ai appris à découper le veau chez un ami qui était boucher et cuisinier, très minutieux et passionné. Puis on fait ses armes soi-même. Par contre, j'ai suivi une formation complémentaire pour me perfectionner dans la découpe de bœuf et surtout pour avoir le diplôme pour le dévertébrage. Pour la découpe, j'avais fait 10 ou 12 veaux avec mon collègue, mais le bœuf c'est un peu plus compliqué et ça a été un peu plus dur, je me suis servi de planches de bouquins de boucherie, mais c'est surtout en le faisant que j'ai appris, en autodidacte.

Aujourd'hui tu fais abattre tes bêtes à Ussel ?

J'ai un numéro d'abatteur à l'abattoir d'Ussel. Après Coopablim, nous avons continué à aller à Limoges, mais c'était

moins souple car j'y allais en tant que particulier, « abatteur familial », alors nous avons abattu à Eymoutiers et quand Eymoutiers a fermé, en 2007, nous sommes allés au plus proche, à Ussel.

Il y a eu un projet de relancer l'abattoir d'Eymoutiers, qu'en est-il ?

Je faisais partie du collectif de départ (A2VL, abatteur et valoriser la viande en Limousin) qui essayait de faire redémarrer l'abattoir d'Eymoutiers, mais à mon avis le collectif s'est créé trop tard, lorsque l'abattoir était complètement arrêté et c'était trop compliqué à remettre en route. Le projet d'Eymoutiers est tombé à l'eau. Maintenant ça s'appelle « Pôle viande local », et ça va se faire à Langladure à côté de Bourgneuf. Pendant un moment, je n'ai plus participé aux réunions, ce projet « Pôle viande local » a pris une autre tournure que ce qu'on voulait faire au départ, et puis dernièrement, à leur invitation, j'ai pris deux parts, pour faire partie de l'équipe. Mais je ne veux pas lâcher Ussel, ce n'est pas une grosse usine, c'est un petit abattoir multi-espèces, les relations sont bonnes autant avec les administratifs qu'avec les techniciens.

En ce qui concerne le pôle viande local, la mobilisation et l'engagement en parts sociales des futurs utilisateurs accréditent le projet aux yeux des collectivités et banques, cela est donc en bonne voie.

Le but premier, c'était la réouverture de l'abattage, puis certains ont mis en avant, et je ne suis toujours pas d'accord, que si on couplait avec une structure de découpe pour ceux qui font de la vente locale, ça aiderait l'abattoir à être rentable. Je me souviens que le directeur d'un petit abattoir multi-espèces à Remiremont dans les Vosges disait le contraire. Puis au projet s'est ajouté un espace de transformation chaude et froide, salaisons, etc., puis l'idée que les collectivités locales devaient s'y impliquer pour approvisionner leur restauration collective, et maintenant vient de s'ajouter le projet d'un centre d'interprétation (une sorte de musée de la viande). Pour, moi c'est un peu une usine à gaz avec des salariés à plein temps. Moi, j'aurais préféré un projet à l'image d'un petit abattoir que nous avons visité à Die, où une équipe d'éleveurs et de bouchers fonctionne en autogestion, sans salariat, sans que ce soit



La Coop des Champs

11, rue du Docteur-Lavilatte, Guéret 05

55 41 19 42

Ouverte jeudi et vendredi de 9h à 13h

et de 15h à 19h, samedi de 9h à 13h.

Volaille, porc, veau, agneau, canard gras, dinde, pain,
produits laitiers, fromages,
plantes aromatiques et maraîchères, fruits,
légumes, confitures, miel,
et aussi
produits artisanaux.

du bénévolat puisqu'ils sont payés à la tâche. Mais j'étais un des seuls à vouloir faire fonctionner cet outil par nous-mêmes. Maintenant, c'est parti avec l'embauche de quatre personnes, mais à qui il sera demandé beaucoup, car elles vont devoir être compétentes sur la plupart des chaînes de l'abattoir : tuerie, dépeçage, éviscération, triperie, etc, sur différentes espèces, et en plus sur le travail propre de découpe et de boucherie ; les candidats vont être difficiles à recruter et il va falloir aligner des salaires conséquents.

Donc vos bêtes, abattues à Ussel, vous les vendez à la ferme et à la Coop des champs.

En 2005, Raymond Demiot, un des fondateurs de la Coop, qui a été porte-parole de la Conf, nous a demandé si ça nous intéressait d'intégrer la coopérative. Il était laitier et faisait aussi quelques veaux de lait bio et allait cesser son activité. Nous avons déjà été amenés à dépanner la Coop des Champs en veaux de lait tout découpés. Nous avons fait une période d'essai et ça a bien marché, le contact avec la clientèle nous a toujours bien plu, et on est devenu coopérateurs. Un jour il fallait un nouveau président et je le suis devenu.

La carte d'entrée à la Coop ce n'est pas obligatoirement un produit bio, c'est d'abord un produit fermier : c'est-à-dire un produit cultivé ou élevé à la ferme suivant des méthodes traditionnelles et transformées par l'exploitant lui-même. Nous nous occupons de l'animal jusqu'à sa découpe et à sa vente. La devise de la Coop c'est « produits de nos fermes vendus par nous-mêmes ».

En Creuse, de plus en plus de gens font de la vente directe de viande, mais est-ce toujours dans cet esprit « fermier » ?

La grande majorité des producteurs qui font de la vente directe de veau ou de bœuf ne découpent pas eux-mêmes, soit ils passent par un atelier de découpe soit ils embauchent un boucher pour découper à la ferme, eux ne font que la mise sous vide et le colisage ; avec ce système on peut facilement faire une vache par semaine, mais pour nous ce n'est plus du fermier. Dans notre cas, nous sommes limités dans notre production par notre capacité de travail : nos cultures, nos bêtes à faire, nos veaux à faire têter, puis l'abattage, la découpe et la vente. Cette façon de faire laisse la place à d'autres petits producteurs pour faire la même chose, nous n'allons pas nous manger, nous serons toujours complémentaires. Tandis que des grosses exploitations, des gros Gaec, qui ont 100 mères vaches ou plus, et qui s'engouffrent dans la vente directe locale risquent de faire des dégâts. Beaucoup de ces grosses structures, en Creuse ne sont pas cohérentes dans leur raisonnement, qu'elles soient en bio ou non, elles veulent faire de la vente directe mais passent leur temps sur les routes à aller vendre à Paris, à Bordeaux, sur la Côte d'Azur le bœuf, à 16 ou 18 € le kg ! Et quand on leur propose de venir à la Coop des Champs vendre localement et être présents dans une équipe de producteurs locaux, eh bien, ils n'ont pas le temps, alors qu'ils sont trois ou quatre associés dans l'exploitation ! Là c'est un point de désaccord important, car ce n'est pas en cohérence avec une production fermière et un circuit court.

Comment fonctionne la Coop des champs ?

La Coop des Champs est une petite structure qui comprend des coopérateurs, ayant des parts sociales (7 aujourd'hui) et des « dépôts vendeurs ». Le coopérateur

s'engage à tenir des permanences, à avoir des responsabilités dans la gestion du magasin et à apporter régulièrement de ses produits. Les permanences à faire sont calculées ainsi : à moitié au prorata du nombre de coopérateurs et à moitié au prorata du chiffre d'affaires. Ceux qui vendent de la viande ou du fromage font plus de chiffre d'affaires que les autres et sont donc amenés à faire plus de permanences. Les coopérateurs qui font des permanences pour la vente au magasin doivent être capables de vendre tous les produits proposés et pas seulement promouvoir les leurs. Il y a une réunion par mois. Les dépôts vendeurs sont simplement tenus d'apporter leurs produits à la demande en fonction des ventes. Sur les ventes des coopérateurs la coop fait un prélèvement de 15% et de 30% sur celles des dépôts-vendeurs. Le magasin fonctionne bien, même s'il n'est pas très bien placé dans Guéret. À partir du moment où on a une régularité dans les apports et dans leur qualité, ça marche. Même si ce n'est pas rose tous les jours, la Coop des Champs reste une belle expérience d'autogestion. Et ça ira encore mieux s'il y avait d'autres coopérateurs éleveurs de cochon et de bœuf.

Quelle est ta position vis-à-vis du syndicalisme agricole ?

Je n'ai jamais été syndiqué, sauf dans le Var où je faisais partie du syndicat caprin, qui était fort car il fallait se défendre par rapport aux normes européennes qui pointaient leur nez, les chevriers, là-bas, étaient forcément des producteurs de fromage ; à l'époque c'était plus proche de la Confédération paysanne. Ici non plus je ne suis pas syndiqué ce qui ne m'empêche pas de participer à certaines manifestations. Je veux garder ma liberté.

8 - mauvaises fréquentations

Sur l'interdiction d'entraver les bêtes en stabulation

PENDANT LE REPAS, après l'interview d'Alain et Céline relaté pages précédentes, Alain nous a fait part d'un gros souci.

Le matin même, Veritas, l'organisme certificateur qui leur accorde le label bio, est venu faire un contrôle à la ferme. Ils ont appris qu'une nouvelle norme s'appliquait depuis le 1^{er} janvier 2014 aux élevages bio : les vaches ne doivent plus être entravées dans la stabulation.

Dit comme ça, pour vous et moi, ça n'a pas l'air d'être grave. Mais, concrètement, qu'est-ce que cela implique ?

La ferme du Mallard, qui a été une ferme-école à une époque, possède, dans son bâtiment principal, une très grande stabulation entravée classique surmontée d'un grand fenil. L'hiver, lorsque les vaches sont à l'étable, elles sont attachées, chacune à sa place et, à travers les cornadis, peuvent manger dans les crèches le foin qu'on leur descend du fenil, sans conflit entre les bêtes dominantes et les autres. Alain et Céline conditionnent une grande partie de leur foin en petites bottes, faciles à manipuler sans engin et distribuées à la main sans trop d'efforts.

Ne plus entraver les vaches signifie transformer ce bâtiment en stabulation libre, architecturalement très difficile, ou, plus vraisemblablement, construire ou occuper un nouveau bâtiment, couper les cornes des vaches, acquérir du matériel supplémentaire de paillage et distribution des fourrages, et ne plus avoir d'hirondelles nichant dans la stabulation.

Sous prétexte de « bien-être animal », très discutable, puisqu'aujourd'hui chaque bête connaît sa place et s'y rend naturellement, cette norme va casser une manière de faire économe en paille et moyens techniques et favorisant un contact plus individuel avec les animaux. Il faut comprendre et mettre en évidence que quand, d'avril à novembre, des vaches sont rentrées et sorties matin et soir (pour les deux tétées) et que, de tout temps, l'accès à la mamelle (inspection, nettoyage, palpation) est nécessaire, cela induit un rapport très proche avec chaque animal.

Pour l'instant cette norme ne s'applique qu'à l'élevage bio, et des dérogations sont possibles pour certains élevages de montagne.



Quel est le choix d'Alain et Céline ?

Accepter, c'est renoncer à une façon de travailler traditionnelle, changer le rapport qu'ils ont à leurs bêtes et rentrer dans le rang des nouveaux paysans avec bâtiments solaires, pailleuses, télescopiques, logiciels et tutti quanti...

Refuser, c'est perdre un label bio qui signifie quand même une garantie de travail propre pour le consommateur.

Qu'en pensez-vous ? Nous serions intéressés si des lecteurs nous faisaient part de leur point de vue, car cette question renvoie à beaucoup d'autres questions que pose une normalisation bureaucratique au bénéfice de l'élevage et de l'agriculture industriels et finalement au détriment de l'agriculture fermière.

PF

Salon du livre féministe à Saint-Laurent-les-Églises



Salle du camping du Pont-du-Dognon
de 10h à 12h et 14h à 18h

Rencontres avec les auteures limousines

Estelle Allart, Valérie Andrieux, Laurence Biberfeld, Evelyne Bonhomme-Tongourian, Maryse Bouzet, Françoise Cledat, Nadine Coeffé, Josiane Garnotel Christine Guillebaud, Nicole-Marie Julien-Combemorel, Mamita, Sylviane Penard, Claudine Poupard-Citron, Laurence Pourieux, Christine Raffier, Régine Rossi-Lagorce, Bernadette Sadek, Hélène Tayon, ZAD et le Planning familial 87

Réalisation d'une fresque poétique par le public
à partir de : « Le Fil de la pelote de laine »

Expositions

Photos « Mains de Femmes » de Joëlle Rocher
Exposition peintures de Hilly Van Der Wiel

Vidéo : « La parole des enfants de l'IME »
recueillie par Claudine Poupard-Citron et
filmée par Pierre-Alexandre Gagnant

11h – Lectures des lettres de Louise Michel : Josiane Garnotel

15h – Conférence Louise Michel : Josiane Garnotel

Les dix ans du journal

LE VENDREDI 3 OCTOBRE au Fabuleux Destin à Aubusson, nous avons inauguré une exposition de dessins originaux publiés dans *Creuse-citron* ou inédits (51 au total) de Gabar et de Laurence Biberfeld, en présence de 45 personnes, apéro et bal folk avec les Cordes à Linge : super ambiance.

Le samedi 4, à Savennes nous avons investi deux lieux :

– La Maison du Tailleu, chez Jean Estaque, avec une exposition des unes de *Creuse-citron* accompagnée de peintures, dessins, sculptures, objets anticléricaux et antimilitaristes de Jean Estaque, et de Jacques Trouvé (www.jacques-trouve.odexpo.com/).

– La salle des fêtes avec de nombreuses tables de presse : *Creuse-Citron* bien sûr, la librairie Publico, les Éditions du Monde libertaire, les Éditions libertaires, présentant les deux premiers livres de leur nouvelle collection « Féminisme, anti-patriarcat ». Il y avait aussi les copains du Front libertaire de Saint-Nazaire avec leur étal de bouquinistes, la table de Cédric et celle de René Bourdet.

En tout, donc, environ 25 mètres linéaires de bouquins ! Et aussi une expo du collectif anti-mines qui a été longuement interviewé par Radio libertaire.

Beaucoup de monde entre 17 h et 23 h, récital acoustique du Duo à tue-tête (Claudia et Julien), puis du Raptou (Alain Bruhl et Rôdelune), suivi d'une impro collective des quatre avant la pause bouffe partageuse (une montagne de victuailles dont il n'est pas resté grand-chose) ; ensuite nous avons écouté, de plus en plus électrisés, Sang conteste (Chant guitare et jumbé), Gold buckle (3 guitares et batterie), Taser (2 guitares et batterie) et, pour terminer, un bœuf avec des musiciens des trois groupes plus d'autres : malgré l'acoustique de la salle, ça donnait vraiment bien ; extinction des amplis à 3h du matin.

Une centaine de personnes sont passées : ambiance, convivialité avec un bar fonctionnant aux taquets.

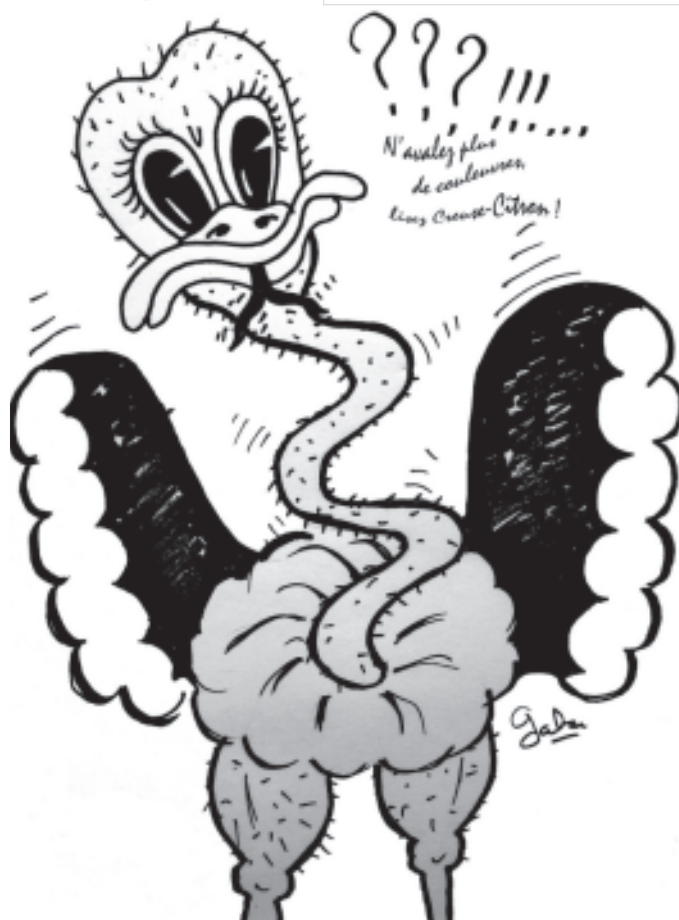
À l'occasion des dix ans du journal, nous avons réalisé une compilation de toutes les interviews (26 au total), réalisées au cours de ces années.

On y retrouve des personnalités bien connues dans la région, et d'autres, moins connues, mais qui ont des parcours tout aussi passionnants.

Un fascicule de 56 pages, composé des fac-similés des pages du journal, en ordre chronologique, avec un index en dernière page pour s'y retrouver.

*Il est en vente à prix libre, dans certains dépôts (cf. liste en dernière page) ou en le commandant à : *Creuse-Citron*, BP 2 23000, Sainte-Feyre.*

Tenez compte des frais de port de 2,45 €.



Abonnement à *Creuse-Citron*

Les frais d'envoi sont de 1,25 € par numéro. *Creuse-Citron* étant à prix libre, vous pouvez ajouter ce que vous voulez, sachant que le coût de fabrication d'un numéro est de 50 cts.

- 4 numéros (1 an) = 5€ (frais d'envoi) + ... (prix libre)
- 8 numéros (2 ans) = 10€ (frais d'envoi) + ... (prix libre)

Indiquez le nombre de numéros que vous désirez recevoir, libellez votre chèque à l'ordre de *Citron Libre*. Adressez-le à *Creuse-Citron* BP 2 23 000 Sainte-Feyre.



La reproduction artificielle des animaux non-humains

DEPUIS LA SORTIE DU FILM *MOUTON 2.0*, nous n'avons cessé d'affirmer que la lutte contre le puçage n'était pas une lutte agricole. Qu'elle ne concernait pas que les ruraux et pas seulement les agriculteurs, mais bien au contraire toute la société. Toutes les personnes mangeant cette nourriture produite de cette façon. Que de nombreux ponts étaient à construire avec les urbains, avec d'autres métiers (ou même avec les chômeurs) ou d'autres situations. Que de cette situation faite aux éleveurs, chacun en avait l'expérience dans sa propre vie. Quiconque ayant eu affaire à une administration (c'est-à-dire à peu près tout le monde) a ressenti un jour ce sentiment de solitude face à une bureaucratie kafkaïenne désormais informatisée. Ce sentiment de n'être qu'un numéro de sécu. Appuyez sur la touche étoile. Nous persistons : la lutte contre le puçage ne peut être victorieuse qu'avec tous les pucés, des villes et des campagnes. L'affaire Snowden qui dure maintenant depuis un an ne faisant que confirmer ce que d'autres disaient avant nous : tout le monde est concerné, plus personne ne peut prétendre y échapper. Ce qui signifie en substance que les éleveurs ne gagneront pas seuls. Ce n'est qu'en se tournant vers d'autres (« la société civile », « la masse », « le peuple », bref les gens) qu'ils pourront s'en sortir et emmener d'autres personnes dans leur lutte.

Si nous avons voulu ces ponts, c'est que la nourriture est une question centrale dans cette société. Et que la façon de la produire en dit long sur le monde dans lequel nous vivons. Elle peut servir d'entrée à une critique du monde industriel de manière générale. Là encore nous n'inventons rien. Les procédés de rationalisation d'après guerre de l'agriculture et notamment de l'élevage ont été étudiés sous toutes les coutures.

Mais aujourd'hui c'est le troupeau humain qui réclame le même traitement que celui des moutons. Le journal *Libération* faisait récemment sa une en offrant une tribune aux 343 fraudeuses ayant eu

recours à la PMA¹. Rendant hommage aux « 343 salopes » qui eurent recours illégalement à l'avortement, « les fraudeuses » réclament ici la PMA pour toutes – c'est-à-dire pour les femmes homosexuelles, sans discrimination. Pourtant, si la légalisation de l'avortement et le fait pour les femmes de pouvoir choisir furent un grand progrès social, nous voyons au contraire dans la PMA un danger.

Les technologies développées dans le cadre de l'élevage industriel (insémination artificielle, fécondation in vitro) ont, au cours des années soixante-dix et quatre-vingt progressivement été appliquées aux femmes pour le traitement de l'infertilité humaine². « Au-delà des importantes questions éthiques que soulève l'expérimentation, au nom du désir d'enfant, de méthodes issues de l'élevage industriel sur le corps des femmes, il faut bien voir qu'à travers ce transfert technologique ce sont les valeurs productivistes de l'économie industrielle qui ont été transférées », écrit la sociologue Céline Lafontaine dans un livre sur la bioéconomie (la mise sur le marché de pièces détachées humaines : sang, tissus, cellules, ovules...). « En ayant permis de contrôler les paramètres biologiques et génétiques de la reproduction, les biotechnologies développées dans le cadre de l'agriculture industrielle sont au fondement même de la bioéconomie, dont le premier objectif est d'accroître la productivité ». La transposition au corps féminin de biotechnologies conçues pour contrôler la reproduction d'animaux d'élevage est donc à l'origine de l'exploit scientifique qu'a représenté la naissance du premier « bébé-éprouvette ». Ce passage de l'élevage industriel à la reproduction humaine est historiquement attesté par le fait que Jacques Testart, le père scientifique d'Amandine (première Française née de fécondation in vitro en 1982), a commencé sa carrière à l'INRA (recherche agronomique) comme biologiste spécialiste de la reproduction des bovins.

Jacques Testart écrit d'ailleurs à propos de la reproduction artificielle : « Comme

l'a montré Jean-Pierre Berlan³, le but des nécrotechnologies est d'exproprier « cette propriété malheureuse des plantes et des animaux : se reproduire et se multiplier ». Il s'agit donc de séparer la production, qui reste dans les mains des agriculteurs, de la reproduction qui devient le privilège de l'investisseur, c'est-à-dire de quelques multinationales. D'où le projet séculaire mortifère de stérilisation du vivant⁴. »

Dans *Mouton 2.0*, nous parlons de génétique. De l'histoire de la sélection bovine car celle-ci nous est connue. Cette histoire s'est faite sans puce RFID il est vrai, tout simplement parce que celle-ci n'était pas encore au point dans les années soixante et soixante-dix. Mais aujourd'hui la puce et les fichiers auxquels elle est reliée sont l'outil ultime de gestion. Ils sont intimement liés à l'amélioration de la race à laquelle travaillent les généticiens de l'INRA. Pour sélectionner, il faut connaître, identifier et générer de l'information. Le plus d'information possible. Créer des chiffres et les exploiter de manière exponentielle – desquels découleront d'autres chiffres. Grâce à des banques de données, recouper des informations, faire des statistiques pour ensuite trifouiller les gènes. Bref, faire un travail génétique. Pour aboutir au mouton blond aux yeux bleus, celui qui produira le plus de lait ou le plus d'agneaux, comme les bovins ont leur Holstein⁵ ou désormais leur Blanc Bleu Belge⁶. Bref, à l'eugénisme.

Testart, qui est passé des animaux aux humains, sait de quoi il parle lorsqu'il affirme que « les techniques d'insémination artificielles de mères porteuses d'embryons sélectionnés conduisent à des monopoles sur les géniteurs et œuvrent à la raréfaction variétale (sélection) ». Et de poursuivre pour les mêmes procédés adaptés aux humains : « Qui souhaiterait choisir un embryon génétique taré quand des dizaines de normaux seront disponibles ? Une telle banalisation de la norme par sélection compétitive ouvre la porte d'un nouvel eugénisme. »

À ce sujet nous ne pouvons que conseiller la lecture d'un livre fraîchement sorti : *La Reproduction artificielle de l'humain*⁷. Ce livre rappelle d'abord (« La



stérilité pour tous et toutes⁸») que la baisse de la fertilité chez les hommes est due à la dégradation de notre environnement et de nos modes de vies. La PMA face à ce constat arrive en sauveur pour résoudre le problème. On connaît la chanson : la nouvelle vague d'innovations prétend résoudre les problèmes posés par la précédente. Le serpent se mord la queue. Le livre explique ensuite les promesses, déjà à l'œuvre ou à venir de la PMA : eugénisme, marchandisation du vivant, manipulation génétique des embryons, transhumanisme...

La PMA n'a donc rien de naturel ni d'une simple aide à la procréation. Elle implique un lourd dispositif biomédical avec nombre de risques pour les patientes. Elle exige la création de banques de données. D'une hiérarchie dans la classification de ces données (gamètes de prix Nobel par exemple). Elle accroît notre dépendance vis-à-vis de l'industrie médicale et ouvre la voie à l'eugénisme. Non pas l'eugénisme négatif (par élimination) mais un eugénisme « positif ». Comme le proposaient les biologistes soviétiques partisans d'un eugénisme socialiste « vu l'état actuel de l'insémination artificielle (largement utilisé pour le bétail) la sélection humaine pourrait faire un gigantesque bond en avant [...] par insémination artificielle de femmes choisies pour leurs qualités, par du sperme d'hommes non moins choisis⁹. » Voici l'eugénisme du libre choix, de la mondialisation et du libéralisme. Non pas contraint mais choisi, sauf peut-être pour cette Indienne payée vingt

mille dollars pour porter votre enfant.

N'en déplaise aux libérateurs d'animaux, pour qui la nature n'existe pas, ou à certaines féministes (comme Clémentine Autain) la barbarie de notre époque réside sans doute plus dans cette illusion de vouloir la contrôler et la dominer que dans le fait de se soumettre à elle. « Toute tentative ayant pour but de briser la contrainte exercée par la nature en la brisant n'aboutit qu'à une soumission plus grande au joug de celle-ci¹⁰. » Qui plus est, il est paradoxal de constater que derrière cette revendication du droit à l'enfant et son discours ultra-moderniste (revendiquant une technologie de pointe), se cache le désir archaïque d'une parentalité biologique. Le sang de mon sang, l'ADN de mon ADN. Comme si l'important dans la parentalité était d'ordre génétique.

Revenons à nos moutons. Une distance s'est faite chez les éleveurs en lutte entre ceux voulant une dérogation pour ajouter leur label « agneau non pucé » et ceux voulant porter la critique plus loin, au-delà de leur élevage, vers le cheptel humain. On conviendra après ce qui précède qu'aménager son pré carré au milieu de ce monde est une politique vouée à l'échec. Nous ne voulons pas être les derniers des Mohicans. Nous voulons rester humains.

Fin avril 2014, José Bové déclarait son opposition à la PMA. « Je crois qu'il faut être très prudent sur ces questions-là. Mais, pour moi, tout ce qui est manipulation sur le vivant qu'il soit animal, végétal ou humain doit être combattu. » Ce à quoi l'écolo-technocrate Esther Benbassa, séna-

trice EE-LV, répondait avec mépris : « à trop suivre la nature on finit par vivre avec des animaux dans une ferme du Larzac ».

Après cela, libre à chacun de choisir son

camp et d'en tirer les conséquences.

Notre inquiétude ne découle pas de l'irruption de quelques savants fous et de leurs manipulations, mais de la tranquille assurance de tous les autres à nous fabriquer un avenir sur commande. Un monde meilleur. Le meilleur des mondes.

Sommes-nous la dernière génération d'enfants nés et non pas produits ?

La PMA, ni pour les homos ni pour les hétéros. Ni pour les humains ni pour les animaux.

UN DES RÉALISATEURS
DE *MOUTON 2.0 : LA PUCE À L'OREILLE*.

1. Procréation médicale assistée, technique autorisée en France pour les couples hétéros mais pas encore pour les couples de femmes homos.

2. « Discipline reproduction : modernity american life and "the problems of sex" », Adèle Clarke, cité dans *Le Corps-marché* de Céline Lafontaine, avril 2014.

3. *La Guerre au vivant, OGM et mystifications scientifiques*, Agone 2001.

4. « Fabrique du vivant et décroissance », Jacques Testart, *Entropia*, n° 3, 2007.

5. Race inconnue en France avant les années soixante, elle domine maintenant la plupart des troupeaux.

6. Blanc bleu belge », http://www.lemonde.fr/planete/article/2014/05/03/la-bbb-vache-xxl_4411054_3244.html.

7. *La Reproduction artificielle de l'humain*, Alexis Escudero, 2014, Le monde à l'envers.

8. Premier chapitre disponible sur www.piecesetmaindoeuvre.com.

9. *La Société pure, de Darwin à Hitler*, André Pichot.

10. *La Dialectique de la raison*, Adorno et Horkheimer, 1947.

Arrêtés anti-mendicité et anti-prostitution à Limoges

Le nouveau maire de Limoges, Émile Roger Lombertie en avait fait une de ses promesses de campagne. Après les paroles, voici les actes. Le 22 juillet 2014, la municipalité a sorti deux arrêtés visant à éloigner mendiants et prostitué-e-s du centre-ville.

DEPUIS LONGTEMPS DÉJÀ, le quartier du Champs-de-Juillet (proche de la gare) tient une solide réputation de haut lieu de la prostitution de rue en Limousin. Les médias nationaux eux-mêmes, lorsqu'ils souhaitent réaliser des reportages racoleurs et remplis de clichés sur le sujet, viennent régulièrement y poser leurs caméras. Au fil des ans, seule la nationalité des filles évolue au gré des successions des mafias et réseaux spécialisés dans le trafic d'êtres humains. Fréquemment, la presse locale évoque le quartier dans les rubriques des faits divers ou judiciaire, lors d'une énième agression de prostitué-e ou bien à l'occasion de l'arrestation de quelque proxénète. Mais aussitôt démantelés, les réseaux sont remplacés par de nouvelles organisations.

Cacher ces seins que je ne saurais voir
Évidemment une telle situation n'est pas défendable et, outre les nuisances subies par les riverains, il y a surtout la condition de jeunes femmes réduites à l'état d'esclaves sexuelles, exposées aux yeux de tous, subissant quotidiennement brimades, insultes et violences de toutes sortes. L'arrêté municipal visant à «interdire aux personnes se livrant à la prostitution de stationner ou de se livrer à des allées et venues dans le quartier du Champs-de-Juillet» ne résout pas les problèmes, il ne fait que déplacer le trafic vers un secteur moins visible, en l'occurrence vers les bords de Vienne. Les associations qui tentent de venir en aide aux prostitué-es redoutent une augmentation significative des agressions, et éprouvent déjà de nouvelles difficultés à remplir leurs missions de prévention et d'assistance.

Cacher des chiens que je ne saurais voir

Quant au second arrêté, qui prétend «interdire l'occupation abusive et prolongée des rues avec ou sans sollicitation des passants, et les regroupements de chiens», il s'en prend directement à la mendicité dont il fait un délit passible d'une amende de 38 euros. Il faudrait d'ailleurs se demander comment des SDF non solvables feront pour s'acquitter de telles sommes. Et le risque de voir ces amendes non payées se commuer en peines de prison fermes devient bien réel.

Cet arrêté, valable jusqu'au 15 octobre 2014, et susceptible d'être prolongé ou reconduit l'année prochaine, ne concerne qu'une partie du centre-ville. Là encore, la volonté politique n'est surtout pas de combattre la pauvreté, mais de repousser une population d'individus jugés indésirables, jeunes ou moins jeunes, avec ou sans chiens, hors des rues et places touristiques et commerçantes, au motif qu'ils feraient fuir les clients et serait en grande partie responsables des fermetures de commerces en centre-ville. Or, s'il est avéré que beaucoup de devantures ont définitivement tiré leur rideau ces dernières années, ce n'est pas à cause des mendiants qui effraient les passants, mais plutôt la conséquence directe d'une hausse excessive des loyers des locaux commerciaux tombés entre les mains d'une poignée de spéculateurs immobiliers qui, en voulant toujours plus de profits, se rendent responsables de la désertification des rues commerçantes. Mais ces braves citoyens ne risquent pas d'être inquiétés, d'autant plus que ce sont d'honnêtes électeurs confortablement installés du «bon» côté du manche de la matraque !

Le vivre ensemble... ici et maintenant

Pour réagir contre cette dérive sécuritaire malsaine, le Collectif Vivre Ensemble à Limoges a été créé. Il regroupe diverses associations de santé, de lutte contre le sida, féministes, de lutte contre les discriminations, d'aide à la réinsertion, de



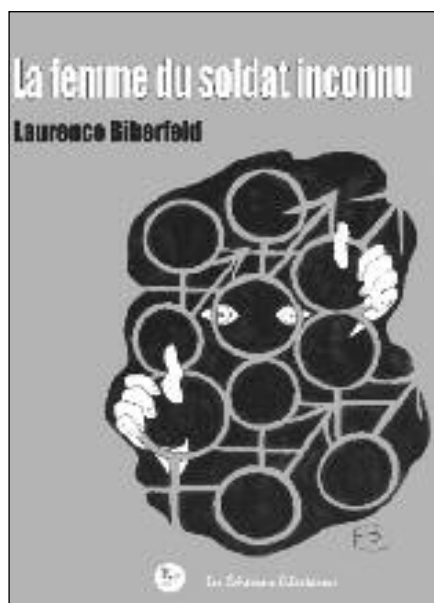
défense des droits de l'homme, mais aussi des personnes se sentant concernées. Ce collectif demande bien sûr le retrait de ces arrêtés à visée pure-

ment électoraliste et nuisible dans leur application, mais il souhaite aussi ouvrir le dialogue avec les personnes concernées et la population.

Il est d'ailleurs intéressant de relever ce «détail» qui n'en est pas un. Lorsque la municipalité emploie le terme de *domaine* public dans ses textes officiels, le collectif préfère utiliser celui d'«espace» public pour ses tracts. Ici, le *domaine* se présente comme un lieu délimité, où une autorité détentrice du pouvoir politique veut imposer ses règles, alors que l'espace implique une notion de limites non définies, et devient le lieu du passage, de la rencontre et de tous les échanges (pas seulement ceux du commerce).

Cet espace de liberté, les militants du collectif ont décidé de l'investir lors d'un rassemblement qui s'est déroulé le 17 octobre, place de la République. Malgré des effectifs restreints, environ une quarantaine de personnes, la distribution de tracts a pu donner lieu à quelques discussions encourageantes ; même s'il faut bien reconnaître que la plupart des passants affichaient une relative indifférence. Force est de constater qu'à l'heure du règne du chacun pour soi, le sort des zonards de la place de la République et des prostitué-es du Champs-de-Juillet ne préoccupe guère les foules, trop souvent indifférentes ou résignées à accepter l'injustice sociale comme une fatalité que rien ni personne ne peut changer.

Mais il en faudra bien plus pour entamer la détermination des membres du Collectif Vivre Ensemble à Limoges. Dès à présent, ils envisagent d'autres actions et comptent bien continuer à lutter aux côtés de celles et ceux qui, de par leur statut social se voient coller une étiquette d'indésirables et priés d'aller traîner leur misère un peu plus loin.



NOUS VOICI DONC EN 2014, Laurence Biberfeld écrit : «*Je ne suis pas féministe, disent tant de femmes en se signant. Puis elles partent pour le boulot sans l'autorisation de leur époux, gagnent un argent qu'elles ne sont pas obligées de lui verser, prennent la pilule le soir avant de faire l'amour avec un homme qu'elles n'ont pas épousé et qui n'est ni le premier ni le dernier, votent si bon leur semble, dans l'oubli bienheureux de toutes les viragos féministes qui ont rendu toutes ces choses possibles.*»



Même si cette observation ne porte pas seulement sur les écrits qui traitent du féminisme, il est malheureusement courant de constater que les sujets à fort potentiel polémique s'avèrent souvent incapables d'éviter deux types d'écueil...

EN EFFET, les exemples abondent où, au nom d'une prétendue recherche d'objectivité, des kyrielles d'auteurs font appel à la seule boîte à outils de l'universitaire, avec pour fâcheuse conséquence qu'un tel parti pris délibéré (une sorte de position en surplomb) les conduit à une certaine «désincarnation» du texte.

À l'opposé de la parole qui se drapait dans les tissus de l'expertise, d'autres catégories de plumes succombent à un vieux et très irritant tic militant, celui qui consiste à aligner une suite d'imprécations dont la véhémence et la sincérité cachent bien mal la faiblesse de leur pensée et, par voie de conséquence directe, l'indigence de leurs arguments.

Mais, ô divine surprise, sauf pour celles et ceux qui ne doutent pas de l'existence de telles belles personnes dans la galaxie du milieu libertaire, à travers la parution de son dernier livre, *La Femme du soldat inconnu*, notre amie Laurence Biberfeld démontre brillamment que grâce à l'addition et l'interaction de différentes ressources et énergies – en l'occurrence celles du cerveau, du cœur et des tripes –, il est possible de concocter un cocktail si goûteux que les palais les plus exigeants tombent complètement sous son charme.

À la question liminaire qu'elle fait faussement semblant de nous poser : «Pourquoi être féministe?», *La Femme du soldat inconnu* apporte, toujours d'une plume alerte et vive (en y rajoutant même de-ci de-là un zeste de verdure), un ensemble de

Tours et détours autour de «Lafame»

«La Femme du soldat inconnu» de Laurence Biberfeld fait magnifiquement écho au livre de Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe... Là s'arrête la comparaison, mais elle est de taille!

On peut donc considérer que les «viragos» dont parle l'auteure ont fait le plus gros du boulot dans les luttes, les souffrances et même la mort.

Et pourtant, comme on le sait, les mentalités changent extrêmement lentement : du boulot il en reste à faire, et de taille!

«*Les femmes sont des objets décoratifs, les hommes sont des humains...*», continue Laurence Biberfeld. «*On fait de la beauté des femmes un point focal, tandis que celle des hommes est un détail, un luxe...*»

Les femmes, au fil des siècles, ont par la lutte sous toutes ses formes, obtenu en 2014 «presque» les mêmes droits que les hommes... dans les textes de lois. Quant à leur application, c'est le jour et la nuit.

«*Le moins que l'on puisse dire du féminisme, c'est qu'il est sujet à polémiques. L'égalité n'est certes pas un fait acquis, encore moins une idée admise.*»

«*Il y a plus inconnu que le soldat inconnu : sa femme*», scandaient les féministes en 1970.

Avec son style percutant, imagé, engagé, le dernier livre de Laurence Biberfeld serait à mettre en tête de la sempiternelle «rentrée littéraire».

Ce serait tout à l'honneur des journalistes qui auraient l'occasion toute trouvée de se démarquer des «Nouveaux chiens de garde».

LAURENCE WAROT

réponses qui affermiront les positions de celles et ceux pour qui cette impérieuse nécessité est déjà parfaitement intégrée dans leurs logos et surtout dans leur praxis. Quant aux autres, c'est-à-dire tous les «ceusses» qui ont besoin d'être passés au gant de crin pour être enfin débarrassés de la crasse qui s'est incrustée dans les recoins de leur épiderme, parions qu'une telle si hygiénique lecture leur vaudra ensuite de pouvoir afficher un visage plus avenant.

Laurence Biberfeld est à l'exact opposé d'une héritière au sens que lui donnait Pierre Bourdieu, tant elle ne sait que trop ce que signifie l'expression : «danser devant le buffet». Par contre, elle a su faire son miel de Françoise Héritier le jour où elle a eu la juste intuition d'aller puiser à pleines mains dans la ruche de ses idées. Pareillement, son flair politique, bien secondé en cela par les vibrations de son cœur, l'ont amenée sur les terres libres qu'arpentaient feu nos grandes sœurs anarchistes – d'ici et d'ailleurs – chez qui féminisme et lutte des classes étaient inséparables et insécables.

Allez, fouillez dans la poche de votre jupe ou de votre pantalon, ce serait bien le diable si vous n'y trouviez pas quelques piécettes (12 euros seulement) pour pouvoir, dans la foulée, aller dare-dare acheter ce bouquin dont nous devons la très opportune publication aux toujours vaillantes Éditions libertaires.

ALEN SOMIADOR

Beauté fatale

Voici l'introduction promise (voir « Creuse-Citron », n° 41), du livre de Mona Chollet, « Beauté fatale ».

ÉCRIRE UN LIVRE POUR CRITIQUER LE DÉSIR DE BEAUTÉ? « Il n'y a pas de mal à vouloir être belle! » m'a-t-on parfois objecté lorsque j'évoquais autour de moi le projet de cet essai. Non, en effet : ce désir, je souhaite même le défendre. Le problème, c'est que dire cela à une femme aujourd'hui revient un peu à dire à un alcoolique au bord du coma éthylique qu'un petit verre de temps en temps n'a jamais fait de mal à personne.

Autant l'admettre : dans une société où compte avant tout l'écoulement des produits, où la logique consumériste s'étend à tous les domaines de la vie, où l'évanouissement des idéaux laisse le champ libre à toutes les névroses, où règnent à la fois les fantasmes de toute-puissance et une très vieille haine du corps, surtout lorsqu'il est féminin, nous n'avons quasiment aucune chance de vivre les soins de beauté dans le climat de sérénité idyllique que nous vend l'illusion publicitaire. Pourtant, même si l'on soupire de temps à autre contre des normes tyranniques, la réalité de ce que recouvrent les préoccupations esthétiques chez les femmes fait l'objet d'un déni stupéfiant. L'image de la femme équilibrée, épanouie, à la fois active et séductrice, se démenant pour ne rater aucune des opportunités que lui offre notre monde moderne et égalitaire, constitue une sorte de vérité officielle à laquelle personne ne semble vouloir renoncer.

Des modèles inatteignables

Pendant ce temps, sans qu'on y prenne garde, notre vision de la féminité se réduit de plus en plus à une poignée de clichés mièvres et conformistes. La dureté de l'époque aidant, la tentation est grande de se replier sur ses vocations traditionnelles : se faire belle et mater. Le cinéma est gangrené par le phénomène des « égéries », ces actrices sous contrat avec un parfumeur, un maroquinier ou une marque de cosmétiques, et plus préoccupées de soigner leur image de porte-manteau maigrichon tiré à quatre épingles que d'éten-

dre la palette de leur jeu. Le succès des blogs mode ou beauté témoigne lui aussi d'un horizon mental saturé par les crèmes et les chiffons.

Au-delà des belles images, l'omniprésence de modèles inatteignables enferme nombre de femmes dans la haine d'elles-mêmes, dans des spirales ruineuses et destructrices où elles laissent une quantité d'énergie exorbitante. L'obsession de la minceur trahit une condamnation persistante du féminin, un sentiment de culpabilité obscur et ravageur. La crainte d'être laissée pour compte fait naître le projet de refaçonner par la chirurgie un corps perçu comme une matière inerte, désenchantée, malléable à merci, un objet extérieur avec lequel le soi ne s'identifie en aucune manière. Enfin, la mondialisation des industries cosmétiques et des groupes de médias aboutit à répandre sur toute la planète le modèle unique de la blancheur, réactivant parfois des hiérarchies locales délétères.

Les conséquences de cette aliénation sont loin de se limiter à une perte de temps, d'argent et d'énergie. La peur de ne pas plaire, de ne pas correspondre aux attentes, la soumission aux jugements extérieurs, la certitude de ne jamais être assez bien pour mériter l'amour et l'attention des autres, traduisent et amplifient tout à la fois une insécurité psychique et une autodévalorisation qui étendent leurs effets à tous les domaines de la vie des femmes. Elles les amènent :

- à tout accepter de leur entourage ;
- à faire passer leur propre bien-être, leurs intérêts, leur ressenti, après ceux des autres ;
- à toujours se sentir coupables de quelque chose ;
- à s'adapter à tout prix, au lieu de fixer leurs propres règles ;
- à ne pas savoir exister autrement que par la séduction, se condamnant ainsi à un état de subordination permanente ;
- à se mettre au service de figures masculines admirées, au lieu de poursuivre leurs propres buts.

Ainsi, la question du corps pourrait bien constituer un levier essentiel, la clé d'une avancée des droits des femmes sur tous les autres plans, de la lutte contre les violences conjugales à celle contre les inégalités au travail en passant par la défense des droits reproductifs.

En France, cependant, cette question est toujours restée dans l'angle mort ; elle suscite plutôt l'indifférence. Les féministes,

contrairement à leurs homologues américaines, ne s'en sont jamais vraiment emparées, y voyant, au mieux, un enjeu secondaire. À leur relatif désintérêt s'ajoute l'absence d'une tradition française d'étude de la culture de masse, considérée comme un objet scientifique indigne, anodin ou vulgaire – ou les deux. Or les films, les feuilletons, les émissions de télévision, les jeux, les magazines, parce qu'ils impliquent une relation affective, ludique, aux représentations qu'ils proposent, parce qu'ils mettent en branle les pouvoirs de la fiction et de l'imaginaire, informent en profondeur la mentalité de leur public, jeune et moins jeune.

Dans ce contexte, un magazine comme *Elle* peut se proclamer féministe sans (toujours) susciter l'hilarité, et une Elisabeth Badinter juger les représentations publicitaires inoffensives sans voir son crédit entamé. Il a fallu attendre la parution de son livre sur les dérives supposées de l'écologie, en 2010, pour que sa qualité d'actionnaire principale de Publicis, 3^e groupe mondial de publicité, soit mise en avant, après avoir longtemps été éclipsée par le prestige du nom de son mari.

De même, en 2011, les commentaires suscités par les soutiens-gorge ampliformes pour fillettes ou les mini-spas se contentaient souvent d'accuser le « marketing ». Cette explication nous fait penser aux blagues racistes ou misogynes dont l'auteur lance, lorsqu'il constate que son interlocuteur n'est pas vraiment plié en deux : « Oh, mais c'est de l'humouuur ! » Or il n'est pas innocent de prétendre faire vendre précisément avec ça, comme il n'est pas innocent de prétendre faire rire avec ça.

Des mégères enragées et hystériques

Mais faut-il parler d'indifférence ou d'acquiescement? Amorcer une critique de l'aliénation féminine à l'obsession des apparences fait immédiatement surgir dans les esprits le pire cauchemar des essayistes parisiens : la féministe américaine, char d'assaut monté sur des baskets – pointure 44 – qui exhibe ses poils aux jambes, passe son temps à se couvrir la tête de cendres en dévidant d'une voix cavernueuse sa litanie « victime » et vous tente un procès pour viol dès que vous la regardez dans les yeux sans son consentement explicite. Pas de ça chez nous ! De toute façon, nous explique-t-on pour mieux conjurer ce spectre funeste, on n'en

a pas besoin, car la France, elle, a su œuvrer pour l'égalité des sexes tout en préservant le délicieux frisson des rapports de séduction – c'est à se demander comment font les Américains pour continuer à se reproduire. [...]

La théorie de l'«exception française» suit toujours le même schéma discursif: on commence par concéder qu'il reste des progrès à faire, sans trop se fouler non plus pour dissimuler que ça ne nous empêche pas vraiment de dormir, puis on enchaîne très vite en soulignant les progrès inouïs qui ont quand même été accomplis. On en conclut que, dans ce contexte éminemment satisfaisant, celles qui continuent le combat ne peuvent être que des mégères enragées et hystériques que seul le ressentiment fait jouir, et qui cherchent à obtenir un traitement de faveur plutôt que l'égalité (puisqu'elles l'ont déjà!); mais, heureusement, elles vivent très loin, là-bas, de l'autre côté de l'Atlantique.

Quelques citations apocalyptiques où certaines d'entre elles comparent la violence contre les femmes à un génocide, qu'on assortira de flots de protestations indignées, permettront de noyer définitivement le poison. Elles achèveront de vacciner les mignonnes petites Françaises qui seraient tentées d'imiter ces sorcières. Il n'y aura plus qu'à persuader les gourdes qu'elles sont des femmes libérées, qu'elles ont bien de la chance, et qu'elles feraient mieux d'aller dévaliser les boutiques tout en versant une larme sur le sort des pauvres Afghanes. Et qu'elles ne viennent pas nous emmerder pour un mannequin nu à quatre pattes sur un panneau de quatre fois trois mètres.

Notre thèse sera ici que la célébration des «rapports de séduction à la française», que l'on a vu ressurgir, en même temps que la condamnation du «puritanisme américain», lors des affaires Polanski et Strauss-Kahn, en 2009 et en 2011, traduit le désir de maintenir les femmes dans une position sociale et



intellectuelle subalterne; elle est, pour ceux qui la défendent, une manière de nier la subjectivité féminine et de protéger leur monopole de la péroraison. On a affaire avec ces discours à une banale réaction antiféministe, qui fait semblant de confondre remise en cause d'un ordre social et hostilité

envers les hommes. Alors que ses prédécesseurs avaient simplement travesti ce postulat en chauvinisme, Badinter, en 2003, réussira la prouesse de le travestir en féminisme; elle se référera d'ailleurs à *La Tentation de l'innocence* de Bruckner dès les premières pages de *Fausse route* d'Élisabeth Badinter. Dans son attitude, le réflexe de classe et la mise à distance dédaigneuse de la masse des femmes prennent clairement le pas sur la démarche féministe. La journaliste Sylvie Barbier nous livre le résultat de cette opération idéologique, tel qu'on le retrouve dans la bouche du directeur d'un magazine féminin s'adressant à sa nouvelle rédactrice en chef:

La guerre des sexes c'est fini, les psychos qui se moquent des hommes aussi, on rêve de réconciliation, non? Françoise, excuse, Évelyne [sic] Badinter elle-même l'affirme: le vrai féminisme, c'est un combat qui doit se mener avec les hommes, pas contre eux. La lutte pour l'autonomie est également terminée, nous allons tourner la page et projeter une vision réconciliée de la féminité.

La femme française: trésor national

À ce conservatisme viscéral s'ajoute le fait que la femme française est un trésor national, quasiment une marque déposée. Elle a pour noble mission de perpétuer l'image d'élégance associée au pays, ne serait-ce que pour servir le rayonnement international des deux géants français du luxe: Louis Vuitton Moët Hennessy (LVMH), le groupe de Bernard Arnault, et Pinault Printemps Redoute (PPR), celui de François Pinault (propriétaire notamment de Gucci et d'Yves Saint-Laurent). En a encore témoigné, en 2005, le succès mondial du livre de Mireille Guiliano *French Women Don't Get Fat*

(«Les femmes françaises ne grossissent pas»). L'ancienne PDG des champagnes Veuve Clicquot (groupe LVMH) aux États-Unis y recommande *le pain, le champagne, le chocolat et l'amour comme les ingrédients clés d'une vie et d'un régime équilibrés*.

Idée géniale: exploiter en même temps la fascination des Américains pour les clichés sur l'art de vivre à la française, l'obsession des femmes pour les régimes et leur goût des «secrets» partagés (elles en ont bien besoin, les pauvres). Quant à la figure mythique de la Parisienne, elle est incarnée par Inès de la Fressange, mannequin vedette de Chanel dans les années 1980 et modèle pour le buste de Marianne en 1989. En 2011, son guide *La Parisienne*, cosigné avec une journaliste de *Elle*, mélange de conseils vestimentaires et de bonnes adresses, grand succès de librairie, s'est exporté en Grande-Bretagne et aux États-Unis. On y apprend par exemple qu'il ne faut pas porter un collier en diamants «sur une robe noire le soir», mais «sur une chemise en jean le jour». Ce qui, personnellement, m'a évité de commettre un terrible impair.

Toutefois, il faut bien l'avouer: une fois qu'on a lu Susan Bordo, Ève Ensler, Laurie Essig, Susan Faludi ou Naomi Wolf [17], *La Parisienne* apparaît pour ce qu'elle est, c'est-à-dire une sorte de Nadine de Rothschild en moins joughue et en plus chic. Même celle qui prête le plus le flanc à la caricature, Naomi Wolf, auteure en 1990 du best-seller *The Beauty Myth* (Le Mythe de la beauté), multiplie les intuitions et les analyses brillantes.

On regrette, en refermant les livres de toutes ces essayistes remarquables, qu'elles n'aient jamais été traduites en français – à l'exception d'Ensler, grâce au succès mondial des *Monologues du vagin*. Il est vrai que si elles l'étaient, les Françaises pourraient bien s'inspirer de leur intelligence flamboyante, de leur clairvoyance, de leur humour, du mélange de rigueur et de passion avec lequel elles prennent à bras-le-corps la réalité dans laquelle elles sont plongées, transformant des préoccupations intimes en souci du bien commun, forgeant de puissants outils de compréhension et de libération pour toutes. Elles pourraient commencer à raisonner, à contester; elles pourraient se mettre en tête de devenir des personnes, les insolentes. Puisse le ciel nous épargner encore longtemps une pareille catastrophe.

Mona Chollet, *Beauté fatale. Les nouveaux visages d'une aliénation féminine*, éditions La Découverte, Zones, 240 p., 18€ (2012).

Sottes billevesées, pernicious amusements d'un esprit oisif et dérives bues-coliques !

PUISQUE LE TRAVAIL est le liant social ! Puisque les religions sont culturelles ! Puisque la famille est le ciment (perso, je préfère les enduits à la chaux) de la société ! Puisque les coupes du monde de ceci cela forment la cohésion patriotique ! Puisque Liberté, Égalité, Fraternité ne fait plus florès ! Alors, je propose Travail, Famille, Patrie et Goupillon, ça sonne bien, non ? Oh ! Pétain coup t'es tout rouge !

JE NE COMPRENDS PAS, les effondrés de pouvoir, que sont Lézélus, sont farcis de conseillers en tous genres, tous issus de la finance et des grosses entreprises, pour-quoi tourner autour du pot en évoquant le plein-emploi ?

Des hommenivores voraces trouvent que les salariés ne travaillent pas assez et coûtent trop cher ! C'est une évidence incontournable, même au tarif du plus petit Bengali de 12 ans, c'est encore trop cher payé ! Étant donné que les politiques se gargarisent au plein-emploi ! C'est tout le monde au chagrin et dès demain matin ! Il s'agit de créer des usines-dortoirs dans lesquelles s'épanouiront les travailleuses-travailleurs nourries, logées blanchies (genrer au masculin si ça chante, moi c'est comme ça que ça m'enchanté !). Le travail du dimanche est un droit ! Aussi, sera-t-il rendu libre et obligatoire. Juste après la messe de 6 heures pour préserver la laïcité, ô culte la d'dans c'est l'printemps ! Les congés payés et les journées chômées payées sont une absurdité sans nom et anti-concurrentiels ! (d'autant qu'à cause des déplacements ça fait des morts sur les routes), ils seront abolis ! parce que, penser que la nation va remonter la pente avec un tas de feignasses pareilles, est un leurre ! Non, définitivement non ! *Arbeit macht*

frei (le travail rend libre), alors vive la liberté mes amis ! Les retraites ? Ça aussi, c'est quand même douteux ? Comment un individu qui a, soi-disant, fait suer le burnous, pendant quarante-cinq ans, peut-il être en état de prétendre à une retraite ? Ou c'est un tire-au-flanc ! Ou un mourant ? Dans ce cas, faut juste patienter ! La retraite c'est bien une chimère de cossard, ça ! Bon, c'est simple, il suffit de construire des baraquements verticaux, pardon des hlm, mais sans termes, non c'est le tôle qui loge. Au rez-de-chaussée, des grandes salles à manger communes, c'est un peu moins égoïste que chacun chez soi, et quel gain de temps à consacrer à cette liberté enfin retrouvée. Plus de courses harassantes le samedi matin, plus de corvées de vaisselle. D'autre part, les gens mangent trop et trop mal ! Là, des repas légers, équilibrés, sains, macrobiotiques (parce que faut penser aux petites bêtes), concoctés par des diététiciens, comme à l'hôpital ! Biologiques bien sûr, moulés-à-la-louche-sans-colorants-comme-autrefois ! Trois fois par semaine, steak de soja, paraît-il aussi grenouillants que les steaks à bas coût même pas bons à donner au chien ! Le coût des repas sera défalqué sur le temps libre et rattrapé en heures supplémentaires, on verra vite que la populace n'a plus tellement envie de manger trop. Que demande le peuple ? Plus de soucis de fins de mois difficiles, plus la peine de trouver une place libre pour la bagnole en rentrant le soir. Du reste plus de bagnoles, seuls quelques responsables auront droit à une voiture personnelle, là je sens que les ayatollahs de l'écologie se frottent les mimines, enfin terminé, le totalitarisme de l'auto-pollution-qui-pue-ducul quand c'est un pauvre qui la conduit. Bien entendu plus de tabac dans l'enceinte de l'entreprise et, comme on y rentre mais n'en sort jamais, la question ne se pose même plus ! Seul le Havane, pour détendre les dirigeants qui font rien qu'à travailler, sera admis ! Les travailleuses-travailleurs, sont facilement enclin à s'arsouiller au détriment de l'assiduité au labeur, fini la

jaja ! Seuls de très grands crus auront droit de cité sur les nappes blanches des patrons, et sans vergognes, ces grands vins font partie du patrimoine et la fierté de notre savoir-faire. Les vendangeurs sont fournis gratis pour le bien de tous, seuls les plus méritants des travailleuses-travailleurs bénéficient de ces sortes de congés annuels à la campagne si saine et si belle. Moi, je ne sais pas vous ? Mais de savoir que fini le pôle-emploi et ses contrôleurs zélés qui tarabustent le chômeur apeuré, de savoir que eux aussi vont intégrer l'entreprise et, enfin, ne plus être les mal-aimés de la société, j'en ai la larme à l'œil tellement c'est beau et généreux. Voici un problème d'inquiétude et de clivage social résolu ! Mais, me rétorque-t-on, comment réaliser cette véritable révolution sociale ? Rien de plus simple ! Quand tu sais pas tu demandes ! L'immobilier va mal dit-on ? Le Btp va mal dit-on ? L'emploi va mal dit-on ? C'est la crise dit-on ? Dès demain les préfets déclenchent le plan Osec (au secours !), convocation des chômeuses(rs)-tricheuses(rs) à pôle-emploi. Gain assuré immédiat, cessation de paiement des versements Assédic, Rsa et autres fariboles, t'en veux du pognon pour éponger la crise, ben t'as là un bon début ! Les bus et cars réquisitionnés et hop tout l'monde à la campagne ! Les merveilleux architectes spécialistes des barres hlm qui enjolivent nos ceintures de ville, sont déjà sur le coup pour les plans de logements sociaux destinés au bon peuple qui, ainsi réuni, va immédiatement et dans la communion mettre la main à la pâte ! Le camping ayant retrouvé ses lettres de noblesse grâce à un film de commande paraît-il très rigolo, allez hop, tout le monde au camping en attendant mieux ! On logera dans du dur quand le dur sera fini !

De ce temps-là toutes les entreprises délocalisées aux Kerguelen en Patagonie septentrionale et je ne sais où, rapatriées ! J'vais t'en faire du concurrentiel à tout crin moi, non mais sans blagues ! Voici un bon début de solution qui ravira tout ce petit monde qui semble si incertain quand

aux seules, aux plus vibrantes décisions à prendre d'urgence pour complaire à madame et monsieur Medef, leur ami madame Bourse et son conjoint monsieur Cake-Quarante.

Commemorons et ron et ron petit patapon...

Dormez bien braves gens, nous commémorons la plus belle des commémoration-commémorative.

Voici venue une époque bien inquiétante, celle des commémorations commémoratives gaillardement commémorationnesques. Ça mange pas de pain ! Ça redonne du sens aux guerres justes et au nationalisme américanisé le plus exacerbé. Chaque année, le 11 novembre avec dépôt de gerbasses disgracieuses, le 8 mai itou, le 14 juillet rebelote, pas moyen de se défilier. On sent dans la voix des orateurs ces trémolos destinés à galvaniser la pire chose qui soit, l'instinct patriotique. L'amère patrie me laisse un goût de pourri dans le fond de la gorge. Ajouter à ces commémorations franchouillardes et commémoratives des relents de guerres de religion. Guerres de religion qui ont toujours été prétextes à agressions massives idéologiques, alors qu'en fait elles ne servent que de cache-pots à des intérêts mercantiles et colonialistes. Je nous renifle drôlement barré en quenouille.

Il y a une chose qui me tarabuste le fondement cervical, chose à laquelle nos spécialistes des commémorations commémoratives ne prêtent aucune attention, alors que l'heure est grave ! Je le dis sans ambages : il y a pénurie d'anciens combattants commémorativement exhibables pour ces exhibitions, eh oui ! Il faut que je jette un cri : Il nous faut une guerre !* Mais attention, pas une guerre de gnognotte, l'heure n'est plus au bricolage oisif. Non, de la guerre franche et massive, de celle où tout le monde en chie. De ces guerres où l'on rassemble la populace masculine, de ces guerres où le curé laïc de l'école et le curé à prêcher, exhortent la belle jeunesse pour qu'elle aille s'ouvrir les tripes aux champs d'horreur et retrouve le sens de l'honneur et de la patrie. Même les critiques gastronomiques le déplorent, les gens boudent la triperie, faut en retrouver le goût ! Et pis comment ké va faire la chaîne Arte pour diffuser, rediffuser à longueur de soirée, la guerre de l'ombre, la guerre des tranchées, et le plus beau, la guerre en couleur ? La guerre en couleur tu files un coup de jus de chique sur les visages et les paysages, un crachouilla de bleu délavé pour les ciels, là-dessus des commentaires soporifiques pour dire que c'était pas bien mais que quand même c'était pour la France et que c'étaient rien que des héros qu'y ont été mourus ? Hein

comment ké va faire ? Et voilà personne ne s'inquiète ? Moi si ! Parce que moi, une camomille de whisky avec Arte et aux plumes le gars !

Bon pour dire comme ça, l'autre fois dans un comice agricole j'ai vu la Camarde, cette blagueuse infatigable, reluquer les moissonneuses batteuses, à mon avis elle a éventé un avenir radieux pour son petit commerce. Parce que la faux à main ça use les reins !

Là encore, je me montre magnanime puisque ces petits conseils, nés du simple bon sens, sont totalement à titre gracieux et dénués de tout intérêt personnel puisque j'aime tellement le travail que je laisse ma part aux vrais gourmets parce que je suis partageux de nature, quand aux guerres le kaki ne me sied pas du tout au teint et je n'aime les armes seulement que quand ceux qui les portent les passent à gauche, surtout qu'après ça nous fait de biens belles commémorations carrément commémoratives et ça, c'est beau, je n'en manque aucune ! Larmes à gauche, portefeuille à droite... ça m'évoque un truc... Bon tant pis, ce serait trop long.

GABAR

*Attention la guerre tue et nuit gravement à la santé ! (attention la loi veille).



La Nueve n'a pas franchi les Pyrénées

Il faudra bien, un jour, crier dans le silence / Qu'un nuage espagnol a libéré Paris [...] / Un drapeau noir, un peu carmin / Une espérance vagabonde.

*Un nuage espagnol,
chanson de Serge Utgé-Royo*

LE 24 AOÛT 2014¹, des anarchistes s'invitent à l'Hôtel de Ville de Paris : plus d'un millier de personnes, colorées par des drapeaux rouge et noir, noir ou républicains espagnols, marchent vers l'Hôtel de Ville où, sur une esplanade, se tient le half-track *Guadalajara*. Les paroles de *Hijos del pueblo* sont chantées par Serge Utgé-Royo et reprises en chœur : *Levántate, pueblo leal, al grito de revolución social*.

Le *Guadalajara* appartient à la 9^e compagnie de la 2^e division blindée (2^e DB) du général Leclerc. En Normandie, leur capitaine, Raymond Dronne, avait reçu l'ordre de ne pas bouger ; Leclerc l'apprend, furieux : «*Il ne faut jamais exécuter des ordres idiots*» et les 160 hommes de *La Nueve* – dont 144 Espagnols, en majorité anarchistes – foncent sur Paris avec half-tracks et chars.

Le 26 août, c'est le «défilé de la victoire» aux côtés de De Gaulle, qui s'efforce de rassembler autour de sa personne par un célèbre discours : «*Paris outragé ! Paris brisé ! Paris martyrisé ! Mais Paris libéré ! Libéré par lui-même, libéré par son peuple, avec le concours des armées de France, avec l'appui et le concours de la France tout entière, de la France qui se bat, de la seule France, de la vraie France, de la France éternelle.*» Il fait ensuite retirer les drapeaux républicains espagnols.

Cette «francisation» de la Libération fut, selon Jorge Semprún, «*une opération politique consciente et volontaire de la part des autorités gaullistes et, dans le même temps, des dirigeants du Parti communiste français*» : occultés les républicains espagnols engagés dans la 2^e DB, ou dans la Résistance aux Glières, dans le Massif Central, dans les Pyrénées ;

oubliées les troupes coloniales de l'armée De Lattre qui débarquent en Provence mi-août 1944.

Un des 16 survivants de *La Nueve* : «*La vérité est que je n'ai jamais pensé que je luttais pour libérer la France, mais que je luttais pour la liberté. Pour nous, cette lutte signifiait la continuation de la guerre civile.*»

De Koufra au «Nid d'aigle» de Hitler
Février 1939 : pendant la «Retirada» 500 000 Espagnols se réfugient en métropole, dont 10 000 dans les colonies d'Afrique du Nord. Ils sont «accueillis» dans des «camps de concentration» (nom officiel) !

Septembre 1939 : la France entre en guerre. Pour éviter d'être renvoyés dans les geôles franquistes, 10 000 Espagnols s'engagent dans la Légion.

Juin 1940 : à l'armistice, l'«Armée de Vichy» se limite aux forces stationnées en Afrique.

Août 1940 : Leclerc, représentant de De Gaulle, arrive en Afrique et rallie gouverneurs et officiers des colonies du Tchad, du Cameroun et du Congo. Il forme le «Régiment de marche du Tchad», mène des raids en Libye (prise de Koufra, mars 1941) et constitue les «Forces françaises libres» (FFL).

Novembre 1942 : débarquement allié en Afrique du Nord. Sont créés les Corps francs d'Afrique (CFA) à partir de volontaires : 25% de musulmans, 15% d'étrangers, dont beaucoup d'Espagnols. Ils vont participer aux combats contre les forces de Rommel en Tunisie.

Juillet 1943 : constitution de la 2^e DB par regroupement des FFL et des CFA : 16 000 hommes, dont 3 600 Nord-Africains et 2 000 Espagnols. Le 3^e bataillon est commandé par le colonel Joseph Putz, antimilitariste depuis la Grande Guerre, engagé dans les Brigades internationales en Espagne. La 9^e compagnie, dite «Unité espagnole», est celle du capitaine Raymond Dronne, rallié à la France libre en août 1940, alors qu'il est administrateur au Cameroun : «*Ils étaient délicats à commander. Ils n'avaient pas l'esprit militaire. Ils étaient presque tous antimili-*

taristes, mais c'étaient de magnifiques soldats, vaillants et expérimentés. S'ils avaient embrassé spontanément et volontairement notre cause, c'est parce que c'était la cause de la liberté.»

Après les combats en Afrique du Nord et un séjour en Angleterre, ils débarquent le 1^{er} août en Normandie. Paris libéré, ils poursuivent jusqu'en Alsace puis en Allemagne. Malgré les promesses, la dictature de Franco ne fut pas la destination suivante.

«Nos frères d'Espagne»...

Un des seuls intellectuels à soutenir «nos frères d'Espagne» fut Albert Camus qui publia, en septembre 1944, un éditorial dans les journaux *Combat* et *Solidaridad Obrera* : «*Beaucoup d'entre nous depuis 1938 n'ont plus jamais pensé à ce pays fraternel sans une secrète honte. Car nous l'avons d'abord laissé mourir seul. Et lorsque nos frères, vaincus par les mêmes armes qui devaient nous écraser, sont venus vers nous, nous leur avons donné des gendarmes pour les garder à distance. Si le malheur et la noblesse d'un grand peuple sont les raisons de notre lutte, reconnaissons qu'elle dépasse nos frontières et qu'elle ne sera jamais victorieuse chez nous tant qu'elle sera écrasée dans la douloureuse Espagne.*» Plus tard, il n'oubliera jamais ses compagnons libertaires espagnols : «*Le 19 juillet 1936 sera une des dates de la deuxième révolution du siècle, celle qui prend sa source dans la Commune de Paris. Nourrie par l'Espagne et par le génie libertaire, elle nous rendra un jour une Espagne et une Europe, et avec elles de nouvelles tâches et des combats enfin à ciel ouvert.*»

ÉLAN NOIR

1. Le 24 août 1944, le *Guadalajara* est le premier à rentrer à l'Hôtel de Ville pour soutenir l'insurrection parisienne, débutée le 20 août par une grève des cheminots. Le lieutenant Amado Grannell, ex-commandant anarchiste de la «Colonne de fer», est reçu par le Comité de résistance.

Voir aussi : *La Nueve, 14 août 1944 : ces républicains espagnols qui ont libéré Paris*, Evelyn Mesquida, éditions Le Cherche Midi

Site de l'Association 24 août 1944 : <http://www.24-aout-1944.org>

Algunos «Hijos del pueblo»

Des extraits de témoignages, recueillis par Evelyn Mesquida, de ces frères humains pétris d'espoirs et de colère. Ils ont donné lieu à une pièce de théâtre mise en espace par Armand Gatti.



Manuel Lozano. En 1937, à 19 ans, j'étais membre d'un syndicat d'ouvriers viticoles et militais dans les rangs des Jeunesses libertaires. Après la débâcle je débarque dans le port d'Oran le 1^{er} avril 1939. Arrêté par la police je suis mis dans un camp où les conditions étaient épouvantables. Après le débarquement, des Anglo-américains en Afrique du Nord, je rejoins les Corps francs, ensuite intégrés à la 2^e DB. Nous nous étions engagés dans la division Leclerc car nous pensions qu'après la France, nous irions libérer l'Espagne. Dans la Nueve tout le monde était prêt à désertir avec tout le matériel. Campos, le chef de la 3^e section, prit contact avec les guérilleros espagnols de l'Union nationale, qui combattaient dans les Pyrénées. Mais elle était noyauté par les communistes et nous avons dû renoncer. Sinon nous aurions embarqué non seulement la compagnie, mais tous les autres bataillons où il y avait des Espagnols. Avec les camions chargés de matériel, nous serions allés jusqu'à Barcelone. Alors, qui sait si l'histoire de l'Espagne n'aurait pas été changée...

German Arrue. Je suis né à Benaguacil, à vingt kilomètres de Valence, le 30 août 1917. Mes parents étaient agriculteurs. Mon père appartenait à la CNT et j'étais aux Jeunesses libertaires. La guerre civile a été une guerre de vingt-sept mois dans laquelle nous avons lutté sans armes. J'ai passé la frontière le 2 février 1939. On nous a laissés sur les plages comme des animaux, sans aucune protection contre le froid ou la pluie. De nombreux blessés sont morts faute de soins médicaux. Quand les Allemands ont envahi la France, je savais que si les choses empiraient on viendrait nous prendre tous. Pour l'éviter, beaucoup d'entre nous sont allés à la Légion. On nous a emmenés en Afrique du nord. Dans la Nueve, les anarchistes étaient nombreux. Ils concevaient ce combat comme la continuité de celui entamé en Espagne et espéraient qu'il se poursuivrait contre la dictature de Franco. Au combat, nous nous commandions nous-mêmes.

Solana Faustino. Je suis né à Santander, dans une famille nombreuse de sept enfants. J'ai dû travailler très jeune. J'ai été élevé près de groupes anarchistes qui m'ont beaucoup aidé. Quand la République est arrivée, ça a été le jour le plus heureux de ma vie. Une des premières choses qu'on a faites, ça a été d'aller à la prison pour libérer les prisonniers. J'avais seize ans. En 1936, je suis allé au front avec les anarchistes. En France, on nous a mis dans des camps de concentration. Je me suis engagé dans la Légion et on m'a envoyé en Afrique du Nord, puis je suis parti dans les Corps francs. La grande majorité des Espagnols a déserté pour rejoindre Leclerc. Arriver à Paris a été pour nous une grande joie. On a continué en Alsace et on est arrivé à Berchtesgaden, le nid d'aigle de Hitler. En revenant on était obsédés par le retour en Espagne. Je crois qu'on a été la dernière génération à lutter pour des idéaux. On avait l'espoir de voir un monde meilleur.

Luis Royo-Ibanez. En 1938, à 17 ans, je me suis engagé dans l'armée républicaine. En février 1939, j'ai pris la route de l'exil en franchissant à pied les Pyrénées dans la neige et le froid, pour finir parqués pendant des mois à 250 dans une baraque. J'ai choisi de m'engager dans la Légion. Avec quinze autres Espagnols, nous avons été expédiés à Oran, avec une seule idée en tête : rejoindre les Alliés. J'ai déserté pour rejoindre Leclerc : un voyage de 2 000 km à pied, en camion, en chameau. Quand nous avons libéré Paris, où je conduisais le half-track *Madrid*, combien nous étions heureux de vaincre les nazis ! Combien nous étions malheureux que le combat s'arrête aux portes des Pyrénées !

Avec Luis Royo-Ibanez, comment ne pas évoquer le seul autre survivant de la Nueve, **Rafaël Gomez**, conducteur du half-track *Guernica* qui, âgé de 93 ans, présent à la marche, fut entouré, salué, embrassé après son émouvante intervention quand s'est terminée de la pièce *La Nueve*.

Boire la mer à Gaza

Israël ne cesse de mener la guerre sur deux fronts : le militaire et, surtout, celui de l'opinion internationale. Cela marche et cela court puisque noyer Gaza sous un déluge de bombes, faire deux mille morts, des milliers de blessés n'est pas si grave aux yeux de celle-ci quand les roquettes des « terroristes » perturbent « l'ordre » et le calme d'Israël, mettant en danger la sécurité de cet État toujours attaqué... sans raison aucune !

LA PROPAGANDE des dirigeants israéliens trouve un écho plus que complaisant auprès des chefs d'États de l'Union européenne et de la presse française.

Le 9 juillet François Hollande déclarait qu'il appartenait au gouvernement de Tel-Aviv de prendre toutes les mesures pour protéger sa population face aux menaces qui la visait.

Quant au journal *Le Monde*, il publiait les résultats d'un sondage scandaleux :

« *Les Français détachés par rapport au conflit à Gaza, les ¾ n'expriment de sympathie pour aucun des deux camps, 17% se déclarant en faveur des Palestiniens et 9% pour Israël* ». S'agit-il donc d'un match de foot entre deux pays à égalité ou, pire, d'une émission de télé-réalité où l'on vote pour le candidat le plus sympathique ?

L'important est de faire oublier le déséquilibre entre le carnage prolongé à Gaza et les roquettes très vite interceptées par la batterie antimissile.

Les journalistes français, à quelques exceptions près, sont-ils devenus paresseux au point de ne pas se donner la peine de situer ce massacre dans un contexte historique. Ou peut-être trop craintifs pour ne pas rappeler à leurs lecteurs quelques vérités élémentaires : l'occupation militaire de la Cisjordanie ; le blocus économique de Gaza ; la colonisation croissante des terres palestiniennes ; la transgression régulière depuis 1967 des résolutions du Conseil de sécurité des Nations Unies, donc la violation reconnue du droit international par un État « pacifique » et « démocratique ».

Heureusement deux courageux journalistes israéliens, Amira Hass et Gideon Levy, publient des articles qui nous donnent une tout autre approche du conflit.

Amira Hass documente depuis vingt ans l'occupation au quotidien dans le journal *Ha'aretz*. Elle est la fille de deux militants communistes ayant survécu à leurs

séjours en camps et venus s'installer en Israël en 1949. Elle est la seule journaliste à avoir vécu en territoire palestinien, d'abord à Gaza et maintenant en Cisjordanie. Sur son séjour à Gaza entre 1993 et 1996, elle a publié un récit *Boire la mer à Gaza*, paru aux éditions La Fabrique.

Sur le blog de Christine Delphy « Nouvelles questions féministes » elle écrit :

Un feu vert européen pour tuer, détruire et pulvériser Gaza.

Dans cet article, Amira Hass accuse l'Union européenne de « collaborer avec Israël dans son trajet de destruction et de mort contre le peuple palestinien de Gaza ».

« *Certes, la France et la Grande-Bretagne se sont quelque peu tortillées de gêne la semaine passée, en émettant quelques faibles sons de protestation. Mais la déclaration originelle de l'UE, le 22 juillet, résonne encore. Elle accusait le côté subissant le siège prolongé d'Israël de causer l'escalade. Le côté qui, malgré toutes les déclarations européennes sur son droit à l'autodétermination et à un État indépendant en Cisjordanie et à Gaza, est encore sous occupation israélienne depuis 47 ans.*

« *Fondamentalement, les États-Unis et l'Europe approuvent le statu quo, dans lequel la bande de Gaza est coupée de la Cisjordanie. Le siège israélien de Gaza et l'oppression palestinienne en Cisjordanie sont le calme, l'ordre et la sécurité d'Israël. Quiconque ose violer cela doit être puni. Dans leurs déclarations passionnées sur le droit d'Israël à se défendre, les responsables européens ont oublié de mentionner le droit des Palestiniens à la sécurité et à la protection contre l'armée israélienne... L'Europe et les États-Unis n'ont pas donné à Israël le feu vert pour l'escalade au moment où les hostilités en cours ont éclaté. Ils l'ont déjà donné en 2006 quand ils ont été le fer de lance du boycott contre le gouvernement du Hamas, élu par un vote démocratique.*

Boycott, qui est de fait un boycott politique de tout le peuple palestinien dans les territoires occupés... Le boycott et le mépris occidental pour le résultat des élections ont seulement aiguillonné le Hamas vers des voies extrêmes et désespérées, en en faisant un martyr et une alternative respectable dans l'opinion publique. »

Gideon Levy est également journaliste à *Ha'aretz* depuis trente ans et réside à Tel-Aviv. Dans un article publié le 8 août, il se pose en journaliste critique d'une société israélienne malade. En dépit des insultes et des menaces, il écrit pendant l'opération « Bordure protectrice » un article sur « Le mal que font les pilotes :

« *Ils sont la crème de la jeunesse israélienne... ils perpètrent les actes les plus mauvais, les plus brutaux et les plus méprisables... Ils sont assis dans leur cockpit et appuient sur le bouton de leur joystick, jeu de guerre.* »

Il insiste plus loin sur la dérive droitière de la société dans laquelle il vit :

« *Les gens de gauche ont peur d'aller aux manifestations, d'être frappés. Le mot "smolani" (gauchiste) est devenu la pire des insultes. On ne peut exprimer aucune sympathie ou empathie pour les Palestiniens sans être menacé. Les vrais racistes eux ne se cachent plus... La société israélienne est malade. Du sud du pays à Tel-Aviv, les images de Gaza sont reçues avec indifférence, voire par des expressions de joie. Il suffit de regarder les réseaux sociaux et les appels à les brûler tous. Je n'avais jamais vu ça.*

« *J'ai peu à peu réalisé que l'occupation est le plus grand drame d'Israël et que personne ne le couvre.* »

Des voix aussi libres seraient les bienvenues dans nos « merdias » français.

Antisioniste oui, antisémite non Mise au point.../d'un seul souffle !

JE PERSISTE à me définir antisioniste, et je vais m'expliquer. Si demain les témoins de Jéhovah, qui ont été persécutés par les nazis entre autre, emprisonnés, harcelés, qui ont une identité culturelle très forte, prétendaient avoir le droit sur cette terre à un territoire rien que pour eux entre eux, en raison de ces persécutions réelles, historiques et vérifiées sur le long terme, et que cette prétention s'appelât jéhovisme, et qu'elle les conduise à vouloir s'approprier un lopin de terre sur lequel vivent des gens qui habitent là depuis longtemps, je ne sais pas qui aujourd'hui trouverait que ça tombe sous le sens, en tout cas moi je me qualifierais d'antijéhoviste. Si un ou deux millions de témoins de Jéhovah estimaient que la Pennsylvanie est leur terre promise et s'avisait de vouloir en virer les autres Américains, et proclamaient que la Pennsylvanie est le foyer des témoins de Jéhovah du monde entier, qu'en penseriez-vous ? Comprendons-nous bien : un peuple, même s'il s'invente lui-même comme le peuple juif (les juifs appartenaient à une religion précise et ne constituaient pas plus un peuple que les chrétiens ou les musulmans) n'en a pas moins une réalité d'existence à partir du moment où de fait quelques millions de juifs parlent aujourd'hui une langue morte redevenue vivante et même pétante de vie, avec une littérature, ont grandi dans un endroit auquel ils se sont attachés, ont développé une riche culture laïque, se sentent faire partie d'une communauté politique et culturelle, etc. Si je persiste à me dire antisioniste, c'est parce que je ne trouve toujours pas normal qu'un groupe religieux ou ethnique prétende avoir des droits qui, de fait, détruisent ceux d'un autre groupe, s'approprie un endroit qui était déjà peuplé et en chassent les occupants antérieurs, et présente la chose comme un droit sacré et tous ceux qui s'étonnent un peu comme des fachos, des racistes et des salopards. Je ne pense pas être antisémite bien qu'antisioniste, je ne m'essuierais même pas les semelles sur Dieudonné après avoir marché sur un étron, il me semble que mes idées sont claires et sans la moindre confusion. Je ne confonds pas les juifs avec les Israéliens,

je ne souhaite pas spécialement que cet État disparaisse avant les autres, juste qu'il cesse d'être réservé aux juifs, comme je souhaite que le droit, en Iran, cesse d'être musulman et oppressif pour tous ceux qui ne le sont pas, ou aimeraient juste être un petit peu laïques. Je persiste à dire qu'il n'y a rien de plus monstrueux, que ce soit en Israël ou en Arabie Saoudite, qu'un droit exclusif fondé sur une appartenance ethnique ou religieuse. Si le sionisme est cette théorie multiforme et qui, en effet, se décline sous toutes les palettes, de l'extrême gauche à l'extrême droite, que le peuple juif a droit à un pays dont les frontières se trouvent dans un livre religieux écrit des millénaires auparavant, s'il s'agit bien de cette forme singulière de nationalisme à fondement religieux dont on trouve peu d'autres traces dans l'histoire, alors je persiste et signe : je suis irrévocablement antisioniste. Je ne souhaite pas la disparition de l'État d'Israël puisqu'il existe depuis soixante-six ans, pas plus que de rendre le Maghreb aux Berbères ou l'Amérique aux Indiens, je souhaite qu'il devienne un pays comme d'autres, le pays de ses citoyens juifs, musulmans et chrétiens, arabes, d'origine russe, maghrébine ou européenne, je souhaite qu'il cesse d'être pour tous les Arabes le symbole de l'injustice, de l'op-



pression et de l'humiliation (les Arabes n'ont jamais exterminé les juifs, Hitler n'était pas musulman ni Alexandre III calife, les bourreaux des juifs furent principalement des chrétiens européens, et les plus grands massacres le fait de l'inquisition espagnole, puis tardivement de Russes et d'Allemands sous des gouvernements aux lois ouvertement antisémites). Trop de polémistes s'autorisent à déformer grossièrement mes opinions et à soutenir, en dépit de la plus élémentaire raison, que l'antisionisme est une forme perverse d'antisémitisme. Il est possible et même certain que certains antisionistes soient des antisémites, certains pacifistes sont aussi des témoins de Jéhovah, mais comment s'appelle le raisonnement qui consiste à dire que puisque les témoins de Jéhovah sont des pacifistes, tous les pacifistes sont des témoins de Jéhovah ? Qui est confusionniste au juste ? Je suis antisioniste point barre, je ne suis pas antisémite, je ne suis pas une copine de Soral ni de Dieudonné. Être antisioniste n'est pas refuser aux juifs le droit d'habiter ensemble un lieu, en voilà une vraie assertion confusionniste, mais leur dénier le droit de confisquer un lieu et d'en exclure ceux qui ne sont pas juifs, ce que font les juifs israéliens, merde alors.

LAURENCE BIBERFELD



Les couleurs du féminisme

Livre paru en 2012, il fut l'objet de critiques plutôt virulentes dans les milieux féministes et universitaires... Mais que dit-il ?

LES AUTEURS veulent dénoncer une instrumentalisation du féminisme à des fins racistes et montrer la collusion d'intérêts entre le mouvement féministe blanc dominant et le pouvoir raciste colonial. Ainsi, du passé au présent, le féminisme servirait l'escalade islamophobe en particulier depuis 2004 et la loi du 15 mars contre le voile à l'école, certains discours politiques récupérant le féminisme à des fins racistes.

C'est ce parti pris qui a fait l'objet de critiques. Josette Pratt des *Cahiers du féminisme* dénonce « un complot féministe fantasmé » ; Serge Halimi, dans *Rue89*, déplore la vacuité de l'analyse et une opposition presque stalinienne entre « féministes blanches » souvent qualifiées de racistes et « non-blancs », intégristes compris, forcément victimes des guerres de civilisation occidentales.

C'est pourtant cette analyse dérangeante de l'histoire qui nous interroge en soulignant les similitudes passées des discours sur le voile avec les discours présents.

À partir des travaux d'une historienne américaine, Jennifer A. Boittin, les auteurs montrent comment, dans les années 1920-1930, l'entreprise coloniale va servir de point d'appui aux suffragettes.

Pour réagir contre l'idée répandue à cette époque que les Françaises vivant aux colonies sont indolentes et décadentes, les militantes de l'Union française pour le suffrage des femmes écrivent, dans leur journal *La Française*, qu'elles sont des facilitatrices, œuvrant au cœur des différentes communautés, dans le but de transmettre les valeurs de la civilisation française ou, plus occasionnellement, celles d'un féminisme international et égalitaire. En associant degré d'émancipation des femmes et civilisation, les suffragettes espèrent voir intégrer leurs revendications pour le droit de vote au cœur du projet impérial, en oubliant la pression qu'exerce, sur hommes et femmes, l'impérialisme colonial.

Dans les années 1950, comme le rapporte Frantz Fanon, les responsables de l'administration française en Algérie vont porter le maximum de leurs efforts sur le port du voile, conçu en l'occurrence comme symbole du statut de la femme algérienne.

On presse les femmes de dire non à une sujétion séculaire, on leur décrit le rôle immense qu'elles ont à jouer.

« Convertir la femme, la gagner aux valeurs étrangères, c'est à la fois conquérir un pouvoir réel sur l'homme et posséder les moyens pratiques et efficaces de destruction de la culture algérienne. »

Les auteurs évoquent alors les cérémonies de dévoilement organisées par l'armée et des organisations de femmes : le Mouvement de solidarité féminine, présidée par l'épouse du Général Salan, futur chef de l'OAS, et le Comité central d'action sociale et de solidarité féminine, créé par M^{me} Massu.

« À chaque occasion, on pouvait assister à une quasi identique mise en scène : des groupes de femmes voilées marchaient en parade jusqu'aux lieux traditionnellement dédiés aux cérémonies officielles, une délégation de jeunes femmes habillées à l'euro-péenne ou portant le haïk (voile algérien) partageaient l'estrade avec les généraux et les dignitaires présents, délivraient de longs discours en faveur de l'émancipation des femmes et lançaient leurs voiles à la foule. »

Le plus souvent ces dévoilements étaient forcés. Jean-Luc Einaudi raconte que, pendant que Mouloud Améziane est détenu et torturé à la ferme, on vient chercher sa sœur Monique au lycée et on lui met le marché en mains : ou bien elle fait ce qu'on lui demande, enlever le voile devant la foule et son frère aura la vie sauve, ou bien elle refuse et son frère sera tué.

Quelques années plus tard, selon les auteurs, les militantes féministes des années 1970-1980 vont contester la République qui défend les rapports de domination masculine en oubliant « le privilège blanc dans cette République et sans contester les valeurs de son passé colonial ». Ainsi, disent-ils, les militantes non blanches sont le plus souvent ignorées, comme a pu l'être la « Coordination des femmes noires » doublement opprimées par le patriarcat mais, aussi, par le système raciste.

Gerty Dambury, ancienne militante de cette Coordination parle d'un maternalisme occidental et d'un certain regard des féministes blanches :



Affiche de propagande réalisée par le 5^e bureau d'action psychologique de l'armée.

« Ce regard voyeur, je l'ai malheureusement rencontré chez des femmes qui se disent pour la libération de la femme, et qui ne voulaient nous écouter parler que de nos mutilations : scarifications, tatouages et excisions. Nous avons voulu dire à ces femmes qu'il y a une autre mutilation que nous vivons et subissons tous les jours : celle due à la nature des régimes de nos pays, qui sont à la fois féodaux, capitalistes et néocoloniaux. »

Les thèses de ce livre peuvent être discutées : doit-on analyser uniquement le féminisme à l'aune de la question raciale ? Ce livre a toutefois le mérite de nous rappeler quelques épisodes peu glorieux de notre histoire coloniale et de nous montrer qu'il est facile d'instrumentaliser un discours « féministe » à des fins racistes.

SAGNA

Les Féministes blanches et l'Empire, Félix Boggio Ewanjé-Epee, Stella Maglaini-Belkacem, éd. La Fabrique, 2012.



1914-2014, LA GRANDE GUERRE ! D'habitude nous ne sommes guère enclins à nous laisser dicter un quelconque ordre du jour éditorial, mais il faut dire que le dernier *numéro hors-série du Monde libertaire* n° 57, *Septembre-octobre 2014* avec son dossier « Morts pour la France » est assez réussi avec, pour couverture, un dessin sans concession de Tardi. L'édito annonce clairement la couleur rouge sang de son contenu : « Dans ce dossier : la guerre, mais dans les marges, pas vraiment celle que l'on commémore cette année [...]. La guerre sans prétendu héroïsme, si ce n'est celui des femmes restées seules et qui, vaille que vaille, font survivre une famille, l'héroïsme des hommes qui refusent de poursuivre la boucherie, passent devant le conseil de guerre et finissent embastillés ou contre un poteau. Non ! Nous ne commémorons pas [...]. Nous portons notre regard ailleurs [...]. Nous regardons où les autres, obsédés par le fracas des armes, ne regardent jamais. » À noter un magnifique portfolio de Jacques Tardi (*Putain de guerre !*) suivi de son interview.

Actualité brûlante : la guerre au Kurdistan syrien, avec la tristement célèbre ville de Kobané, est à la une de nombre de publications libertaires. Certains lecteurs pourraient s'étonner d'un tel choix, mais à la lecture, dans *Le Monde libertaire* n°1750 du 2 au 8 octobre 2014, de l'article du journaliste australien Rafael Taylor, « Révolution sociale au Kurdistan », celui-ci est facilement compréhensible. Son texte nous apprend, entre autres, que le célèbre fondateur et leader du PKK (Parti des travailleurs du Kurdistan), Abdullah Öcalan, s'est rapproché idéologiquement, ces dernières années, du municipalisme libertaire de Murray Bookchin tout en le modifiant, l'affinant et le rebaptisant « confédéralisme démocratique » avec pour conséquence une passionnante expérience territoriale pour

une société libre et de démocratie directe, le Groupe des Communautés du Kurdistan (Koma Civakên Kurdistan ou KCK) et la fameuse Charte de Rojava. Rafael Taylor explique que « sa théorie du confédéralisme démocratique s'est développée à partir d'une combinaison d'inspirations des intellectuels communautaristes, "des mouvements comme les zapatistes", et d'autres facteurs historiques de la lutte dans le nord du Kurdistan (Turquie). Öcalan se proclame élève de Bookchin [...], et le PKK l'a célébré comme "un des plus grands spécialistes des sciences sociales du XX^e siècle" à l'occasion de sa mort en 2006 ». De quoi intriguer plus d'un anarchiste ! L'article reste captivant de bout en bout. À lire absolument.



Il est possible d'approfondir le sujet avec d'autres articles : « Une nouvelle situation politique » de *Courant alternatif* n° 243, *octobre 2014* et surtout deux textes indispensables « Pourquoi le monde ignore-t-il les révolutionnaires Kurdes syriens ? » et « Kobané est-elle seule ? » sur <http://oclibertaire.free.fr>.

La solidarité continue avec le mot d'ordre : « Des armes pour la résistance kurde ! » in *Le Monde libertaire* n° 1752, *du 16 au 22 octobre 2014*, de quoi faire frémir nos compagnons pacifistes et non-violents.

Récemment, les chômeurs se sont retrouvés, une fois de plus, dans la ligne de mire du Rebsamen du travail. Que des feignasses ! Le n° 125 de *CQFD* (*octobre 2014*) « qui s'est toujours placé dans le camp des réfractaires au chagrin, remet le couvert de la joyeuse désertion » en proposant le dossier « Bye-bye turbin » avec des articles tout horizon illustrés de dessins d'offres d'emploi très réussis.

Un autre sujet d'une actualité pressante est évoqué dans ce numéro, c'est celui de

la ZAD du Testet « Les arbres volaient au-dessus de nos têtes ». Ainsi après Notre-Dame-des-Landes, le massacre continue... mais la résistance aussi. Le défilete du 1^{er} septembre 2014, qui a permis le démarrage des travaux n'est peut-être que le début d'une longue lutte. La réussite ou non de la manifestation de réoccupation du 25 octobre devrait nous le dire.

Dans son dernier numéro, *Réfractations* n° 32, *Printemps 2014*, revient sur l'éternel débat, qui fait rage dans certains milieux, autour de l'innovation technologique : « Entre techno et éco. Quelle logique pour l'avenir ? » La commission de la publication nous explique « qu'il n'y a pas de discours anarchiste qui s'imposerait unanimement sur la question. [...] Ils (les avis) divergent également concernant le rôle que les techniques devraient pouvoir jouer [...] sur la question de savoir si tout développement technique est par lui-même destructeur de la nature et des relations humaines, ou si certaines techniques peuvent être récupérées et adaptées à un projet de vie (acceptables pour les anarchistes) ». Parmi les textes, celui d'Annick Stevens : « Des conditions pour une technique anarchiste » (nous y retrouvons Murray Bookchin dans un contexte assez différent de celui évoqué ci-dessus) ne devrait pas laisser insensibles quelques compagnons. Un beau débat en perspective !



Après « la ferme usine aux 1000 vaches » de la Somme, voici « la ferme aux 1000 broutards » de Saint-Martial-le-Vieux (à côté de La Courtine). *IPNS* n° 48, *septembre 2014* fait le point sur ce projet dans la lignée idéologique (toute proportion gardée) de Notre-Dame-des-Landes ou du Testet. Encore de la lutte dans l'air.



Novembre

Vendredi 7 : Soirée Jeux.

Samedi 8 : *Sans tambour ni trompette*, concert de musique expérimentale, de poésie et de peinture, avec Nadia Léna Blue et Arnaud Gosselin.

Jeudi 13 : Choeur de lecteurs.

Vendredi 14 : *Son nom* : « Celle qui meurt », film de Sabeen Bint Loula 2013 - 22 min. Projection Bobines Rebelles.

Février 2013 : Une jeune fille de l'orphelinat de Mère Thérèse, adoptée en France, revient dans sa ville natale, Calcutta. L'histoire de cette fille que les sœurs missionnaires ont nommée « Celle qui meurt » y reste gravée. Un réquisitoire contre la charité bien ordonnée néocolonialiste. Une réflexion sur l'adoption et le trafic d'enfants, servie par des images superbes.

Samedi 15 : *Compagnons*, lecture en musique du roman de Louis Guilloux, avec Daniel Fatous (lecture) et Jean-Jacques Le Creurer (accordéon).

Mercredi 19 : 15h30, *Rouli roula*, spectacle jeune public par Jérémie Patrault et Laura Greaves.

Vendredi 21 : *Dja Blousto*, concert, Julien Martin (voix) et Thomas Charmetant (violoncelle).

Samedi 22, de 10h à 13h et de 14h30 à 17h : Atelier Couture, proposé par la Ressourcerie Court-Circuit.

Inscription souhaitée par téléphone à Court-Circuit 05 55 66 24 11.

Samedi 22, 20h : *Redis-moi Dimey*, chanson. Dominique Patris (contrebasse) et Claude Frey (guitare).

Jeudi 27, 19h : vernissage de l'exposition *Broderie Sarrazine* « Point d'Aubusson ».

Jeudi 27, 20h : *Chez Rosette* (nouvelle version) Concert (chanson) par Olivier Phillipson (voix, guitare, accordéon...).

Vendredi 28 : Amalgame, concert par Laurence Pinchemaille (vielle à roue), Philippe Berecq (saxophone).

Samedi 29 : *Fabuloseries*, théâtre. Création de l'équipe du Fabuleux Destin, sur des textes de Jean-Michel Ribes et de Roland Dubillard. Avec Brigitte Baudère, Michel Bauza, Daniel Fatous, Arnaud Gosselin.

Décembre

Mercredi 3, 15h30 : *Le Petit Chaperon rouge*. Spectacle jeune public. Très librement adapté du texte de Joël Pommerat avec Pauline Sibert et Quentin Paternoster. Adaptation et mise en scène Katell Coquillon.

Vendredi 5 : *Cong Binh, la longue nuit indochinoise*, film de Lam Lê 2012 - 116 mn.

En 1939, 20 000 Vietnamiens sont recrutés de force dans l'Indochine française et déportés en métropole pour remplacer dans les usines d'armement, les ouvriers mobilisés. Bloqués en France après la défaite de 1940, ces ouvriers civils, appelés Cong Binh, menaient une vie de parias. Considérés injustement comme des traîtres au Viet-Nam, ils étaient pourtant tous derrière Ho Chi Minh pour l'indépendance du pays en 1945. Une vingtaine de survivants, au Viet-Nam et en France, racontent le colonialisme vécu au quotidien et témoignent de l'opprobre qui a touché même leurs enfants. Une page de notre histoire honteusement occultée de la mémoire collective.

Samedi 6 : *Le Petit Chaperon rouge*, théâtre. Mise en scène et adaptation (d'après Joël Pommerat) : Katell Coquillon. Avec Pauline Sibert et Quentin Paternoster.

Jeudi 11 : *La Forêt autrement*, magazine du Pateau n° 222, Projection-débat Télémillevaches.

Vendredi 12 : *Le souffle du Balamulte...*, concert avec Alain Brühl (saxophone, guimbarde, bizarreries instrumentales...) et Marc Guillerot (voix, textes et sons périphériques).

Samedi 13 : *En vélo j'me barre*. Concert Jazz Manouche, avec Laurent Deloffre (contrebasse), Romain Dzierzynski, Elie Bourdarias et Grégory Roumaneix (guitares).

Jeudi 18 : Sac à malice, scène ouverte. Vient qui veut s'exprimer sur notre scène. Vient qui veut apprécier et encourager les talents de passage.

Samedi 20 : *Super-Granite*, concert. C'est un trio d'Ethno-jazz qui joue du trad'n'roll ! Percussions, clarinette, guitare, saxophone...

Où trouver Creuse-Citron ?

Aubusson : Librairie *La Licorne*, 42, Grande Rue

Au fabuleux destin café-spectacle, rue Cerclier

Épicerie bio *Ethiquête*, 96, Grande-Rue

Presse d'Aubusson, 31, Grande-Rue

Bonnat (Malval) : *Aux grenouilles*

Boussac bourg : *Ferme Chauveix*

Bussière-Dunoise : Bar-coiffeur *Pignaut*

Chambon-sur-Voueize : *Bar Aux deux pianos*

Champagnat / St-Domet : Étang de la Naute

Dun le Palestel : Librairie *Feugère*, 1, rue des Sabots

Évaux-les-bains : Bar-tabac *Le Rallye*

Cinéma *Alpha*

Eymoutiers : Librairie *Passe-Temps*

Le Monde allant vers : brocante, récup

Café des enfants

Felletin : Bar-tabac *Le Troubadour*

Guéret : Bar-tabac *Le Balto*, place du Marché

Coop des champs, rue de Lavillatte

Bar de la poste, rue Martinet

Librairie *Les Belles Images*, rue É.-France

Librairie *Au fil des pages*, place du Marché

Bar-tabac *Le Bolly*, 2, rue Maurice-Rollinat

Bar à tapas *Le Guet-apens*, 16, rue de Verdun

Solecobois, 14, av. Fayolle

La-Jonchère-St-Maurice : *Le Radeau actif*

La Souterraine : *Le Panier du coin*

Lépaud : *Relais de Combraille*

Limoges : Librairie *Page et Plume*, pl. de la Motte

Undersounds, 6, rue de Gorre

Montluçon : Librairie *Le Talon d'Achille*,

8, pl. Notre-Dame

Sur le plateau et les marchés : *Le Temps des*

cerises, épicerie Itinérante

Royère-de-Vassivière : Bar *L'Atelier*

St-Loup : Restaurant *Le P'tit loup*

Sardent : Bar *Chez Josiane* ; Épicerie *Vival*

et sur <http://creuse-citron.revolublog.com>

Creuse-Citron

s'adresse à tous ceux et celles qui luttent contre la falsification de l'information et la diffusion généralisée de l'idéologie libérale. C'est un journal indépendant et libertaire qui s'interdit toute exclusive et tout prosélytisme en faveur de telle ou telle organisation syndicale ou politique. Sur cette base nous publierons toutes les informations que vous nous ferez parvenir.

Ce journal est réalisé par le Collectif libertaire Creuse-Citron.



Courrier postal : Creuse-Citron

BP 2 23 000 Sainte-Feyre

Courriel : creusecitron@free.fr

Prix Libre

Nous vous proposons *Creuse-Citron* à prix libre. C'est, pour notre collectif, une démarche politique, non marchande, alors que, par ailleurs, l'habitude est de payer le même prix, que l'on soit fortuné ou pauvre. Le prix libre n'est pas pour autant la gratuité : c'est donner la possibilité d'acquiescer un même produit selon ses moyens et ses motivations.

Abonnements : voir page 9

Numéro réalisé avec le logiciel libre
SCRIBUS (www.scribus.net)

Impression : Espace Copie Plan, Guéret



La copie et la diffusion des textes publiés dans ce journal sont libres et fortement encouragées.